HENRI LOPES

Tribaliques



Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire

Editions CLE/ Presses Pocket

HENRI LOPES

TRIBALIQUES

PRESSES POCKET
1971

À Irma

Préface

Voici un ton nouveau. Celui que nous attendions depuis longtemps. Et qui s'affirme avec un courage tranquille dans ces quelques nouvelles dont la modernité nue sonne juste et vrai.

Ni voix brouillée de larmes ni complaisance malsaine à l'égard de soi. Pas même cette indignation rétrospective qu'il est d'usage de prodiguer en évoquant, à grand renfort rhétorique, les méfaits d'un colonialisme qui n'en finit pas de mourir.

Le colonialisme – le plus redoutable, celui qui ne pardonne pas – c'est nous qui le portons, entre cuir et os, comme un virus têtu dont le nom va changeant au gré de nos intérêts : réalisme, traditionalisme, tribalisme, népotisme. Pour tout dire en un mot : arrivisme. Telle est la leçon que ces récits enseignent.

Récits brefs et bravement menés qui, mieux que la fiction romanesque, permettent à l'auteur de braquer le projecteur de l'analyse sur tel ou tel aspect particulier de la réalité africaine d'aujourd'hui.

Pas celle d'hier ou d'avant-hier, bien sûr. Mais celle-là même qu'on croise au coin de la rue, dans le dancing d'à coté, aux portes des lycées (de jeunes filles de préférence), dans les bureaux et les ateliers, sur les stades, et dans ces bars climatisés où les élites désabusées vont chercher l'oubli au fond d'un verre de whisky.

Cette Afrique nouvelle, celle du couple qui se cherche, de la femme, compagne et égale de l'homme, celle de la camaraderie virile des combats, mais celle aussi des bassesses, de la suffisance et des reniements, cette Afrique-là dont les traits émergent peu à peu de l'ombre, l'auteur nous la raconte avec une espèce d'âpre tendresse qui souvent nous émeut.

« Les voitures passaient dans les rues mal éclairées. Celles qui croisaient Carmen l'éblouissaient. Celles qui allaient dans le même sens qu'elle manquaient de l'écraser et personne ne s'arrêtait pour la prendre. Et elle savait qu'au moins une voiture sur deux était conduite par un nègre comme elle. Aujourd'hui chacun va sa vie. » Tel est le ton. Il s'élève parfois jusqu'à une sorte de violence prophétique quand il dénonce la lâcheté et la corruption de certains hauts fonctionnaires.

« Plus j'y pense moins j'ai envie de faire mon rapport. On le lira peut-être. On tapera du poing sur la table et puis on classera l'affaire. Vuillaume ne sera pas expulsé ; la Somian continuera à faire fructifier ses affaires. Il y a en face de moi toute une machine sociale qu'il faudrait faire sauter. Je sais que cela viendra. Ce jour-là, je ne sais ce qu'on fera d'un homme charmant et honnête comme Ndoté. »

Comme on le devine, plus que d'aimables récits pour amuser la galerie, ce que le lecteur trouvera ici, c'est le témoignage direct d'un homme qui s'interroge tout haut sur sa propre condition et sur celle de son peuple.

Voilà qui est littérature.

Bravo Lopes ! Continue de nous battre le bon tam-tam.

Guy Tirolien

1 – La fuite de la main habile

Dans le taxi qui l'amenait de Maya-Maya à son domicile, Mbouloukoué voyait Brazzaville s'éveiller. Il y avait peu de monde dans les rues. Quelques femmes, leur moutête sur la tête, allaient au marché ou bien des hommes à bicyclette, sans doute des boys, rejoignaient leur travail. Il était cinq heures et demie du matin. L'air était frais, et pourtant il semblait à Mbouloukoué plus lourd que celui qu'il venait de respirer, il y avait à peine quelques heures, en Europe. Le taxi pénétra dans le quartier O.C.H. proche de l'hôpital. Toutes les fenêtres étaient encore fermées.

Mbouloukoué n'avait pas dormi de la nuit. Il ne dormait jamais en avion. Pourtant il n'avait pas sommeil ce matin. Il se demandait comment il annoncerait la nouvelle à Mbâ. Bien qu'on fût dimanche il ne voulait pas se présenter chez elle aussi tôt. Il se mit à des occupations qui pourraient lui faire gagner du temps. Il se déshabilla, se doucha, se vêtit légèrement. Ensuite il défit ses bagages, mit de côté un paquet qu'Elo lui avait justement remis pour Mbâ.

Il se rendit du côté de la poste centrale. Il y avait là une pâtisserie qu'il connaissait et où il pourrait prendre un petit déjeuner. Quand il eut fini, il téléphona au 28.72. À sa voix, il sut que Mbâ était déjà réveillé.

— Toi, Mbouloukoué ? Tu es déjà revenu ?

— Oui, tout à l'heure !

— Alors ?

Elle voulait déjà savoir. Et quoi lui répondre ?

— J'ai un cadeau qu'Elo m'a remis pour toi. Je peux passer ?

— Oui, tout de suite…

*

Mbâ, Elo et Mbouloukoué étaient nés tous trois au village Ossio. Ensemble tous les matins, ils avaient traversé la Nkéni et fait des kilomètres à pied pour aller à l'école de Ngamboma. Ils avaient passé le certificat d'études la même année. Puis ils étaient venus à Brazzaville. C'est surtout là que leur amitié s'était fortifiée. Ensemble ils se retrouvaient pour échanger leurs impressions de cours.

Mbâ aimait également Elo et Mbouloukoué, comme s'ils avaient été ses

frères.

Elle trouvait Mbouloukoué plus beau. Lui aussi, lorsqu'il regardait Mbâ ou qu'il avait l'occasion de rester seul à discuter avec elle, il lui découvrait quelque chose que les autres n'avaient pas. Les filles qui allaient au collège avec Mbâ ne semblaient pas beaucoup s'intéresser à ce qu'on leur y apprenait. Chaque jour, elles allaient au cours un peu avec le même esprit qu'on peut avoir en allant à une surprise-partie. Elles étudiaient leur habillement et la manière de tenir leur cartable, pour que les hommes qui les verraient passer dans la rue puissent les remarquer. Elles y allaient aussi pour retrouver des bandes d'amies, elles se passaient des romans-photos où il était toujours question d'un homme aimé par deux femmes et où la plus méchante finissait par dévoiler ses mauvais desseins, ou découvrait qu'elle était aimée elle-même d'un autre qui lui convenait. Elles échangeaient aussi des informations sur le prix des toilettes et des coiffures. Elles se disaient les filières qui permettaient d'avoir moins cher les pagnes, le savon qui-rend-la-peau-ambisée, ou les perruques qui venaient de Kinshasa. Tout cela pour plaire aux hauts fonctionnaires et officiers de l'armée qui venaient à la sortie du collège leur fixer des rendez-vous, ou tout simplement les emporter dans leurs voitures insolentes « faire un tour sur la route du Nord ». Certaines d'entre elles se vantaient même d'avoir un enfant de tel directeur général.

D'autres enfin allaient brûler des cierges à Sainte Anne et donner de l'argent à certain féticheur infirme et célèbre pour qu'il attire vers elles quelques jeunes cadres qui, malgré leur beauté, ne sortaient qu'avec leur femme. Pour certaines, c'était même ce gâteau-là qu'il fallait réussir à manger.

Mbâ fuyait ces groupes. Elle avait trop conscience des sacrifices que représentaient ses études pour sa famille. Et tout ce qu'elle apprenait en classe l'intéressait. Elle avait été captivée lors d'un cours de physique quand le professeur rappelant à l'ordre une condisciple qui ne rendait pas ses devoirs avait fait une longue digression où elle avait parlé de Marie Curie. Une autre fois elle avait aussi été fascinée par un personnage féminin d'un roman qu'elle avait trouvé à la bibliothèque. Elle en avait même appris par cœur le dernier paragraphe.

« Maintenant, ici commence la nouvelle romance, ici finit le roman de la chevalerie. Ici, pour la première fois dans le monde, la place est faite au véritable amour. Celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme, par la sordide histoire des robes et des baisers, par la domination d'argent de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme. La femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante. Et c'est elle que je chanterai. »

Et quand Mbâ parlait à Mbouloukoué et à Elo, c'était toujours des réflexions sur ce qu'elle voyait. Les trois jeunes gens ne cessaient d'échanger leur point de vue sur ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient révoltés par la vie de Brazzaville, et c'est avec émoi qu'ils évoquaient telle ou telle figure parmi les hommes qu'ils avaient connus à Ossio et qui continuaient de garder à leurs yeux la vertu des grands symboles moraux. Ils aimaient aller aux réunions des sections du Parti qu'on venait de créer dans les quartiers. Dans leur section, notamment, un jeune étudiant, qui venait de rentrer depuis peu de France, leur parlait d'hommes qui s'appelaient Marx, Engels, Lénine, Mao Tsé-Toung. Ce dernier était, paraît-il, chinois. Cela semblait beau. C'était comme une bouffée d'air frais passant sur ces vieilles parcelles de la rue des Batéké et qui annonçait un monde meilleur.

Mbouloukoué allait ensuite rôder autour des ambassades des pays socialistes et en ramenait des revues qu'ils se prêtaient, qu'ils commentaient et sur lesquelles ils rêvaient. C'était un an après la révolution. Tout le monde parlait du socialisme scientifique. Elo, lui, affirmait que c'était le seul avenir qui valait la peine, mais qu'il n'avait aucune confiance en l'honnêteté de ceux qui utilisaient le plus ce mot.

Mbâ était préoccupée par le sort de la femme. Elle voulait y consacrer ses forces. Elle ne croyait pas que ces femmes de la ville pourraient faire quelque chose pour leurs sœurs. Celles qui étaient mariées étaient trop timorées pour aller militer. Leur mari leur demanderait des comptes le soir. Quant aux « grandes militantes », c'était au fond de sympathiques ndumba[1] de luxe sachant lire et écrire et qui n'iraient pas se battre pour qu'on supprime la polygamie. Elles se moquaient plutôt de ces femmes mariées qui s'imaginaient pouvoir garder un mari pour elles seules. Mbâ pensait d'ailleurs que ces dernières n'avaient pas le droit d'être libérées. L'émancipation avait un sens pour les femmes qui, comme sa mère, faisaient tous les jours dix kilomètres à pied pour aller à la plantation, cultiver la terre et revenir. Elles y allaient en portant sur le dos une hotte pesant parfois quarante kilos et dont le bandeau de portage marque profondément le front. Beaucoup d'hommes n'auraient même pas pu porter cette charge durant cinq cents mètres. Les mâles d'ailleurs, quand les femmes étaient au champ, discutaient ou dormaient dans le village, à l'ombre, la bouteille de molengué[2] à portée de la main. Mais ces femmes auxquelles songeait Mbâ ne savaient ni lire, ni écrire, ni mettre en ordre leurs idées. Et elles auraient peur de parler devant un micro. Il était encore moins question de les envoyer en délégation à l'étranger parler des problèmes de la femme. Elles

devaient pour le moment se résigner à travailler, souffrir avant l'âge, et laisser les ndumba aller disserter de l'émancipation de la femme africaine.

Tout cela séduisait Mbouloukoué. Mais jamais il ne l'avait dit à Mbâ. D'ailleurs il se rendait parfaitement compte qu'elle écoutait toujours plus volontiers Elo. Celui-ci aimait surtout le football et c'était toujours avec plaisir que Mbâ le suivait aux matches où il allait invariablement soutenir avec fougue l'équipe de « Patronage ». C'est ainsi qu'un soir, en revenant d'un match au stade Éboué, l'orage les avait surpris en route. Ils avaient juste eu le temps de se mettre à l'abri. Mbâ s'était plainte d'avoir les cheveux mouillés alors qu'elle venait de se les dénatter le matin même. Elo avait la chemise complètement trempée. Il l'enleva. À chaque fois que le tonnerre craquait, Mbâ ne pouvait réfréner un mouvement vers le corps d'Elo. Ils étaient seuls sous l'arbre de la station de bus. Elo percevait la chair de Mbâ qui collait à sa robe mouillée. Il tressaillit, la serra contre sa poitrine. Elle ferma les yeux, se blottit contre lui et poussa un soupir. Ils se serrèrent. Quand la pluie cessa à onze heures du soir, Mbâ ne rentra pas chez maman Nguélélé où elle logeait. La vieille en voyant sa nièce arriver à six heures du matin fut surprise, mais ne demanda pas d'explication.

Par la suite, les relations entre les trois amis continuèrent à être ce qu'elles étaient. Mbâ et Elo s'arrangeaient pour se retrouver le soir, sans que Mbouloukoué s'en aperçoive. Mbouloukoué n'aurait pas été jaloux, certes. Mais Mbâ et Elo ne voulaient pas que Mbouloukoué se sentît en trop. Celui-ci ne se rendit compte de rien. Tout juste avait-il noté que Mbâ avait changé de démarche. Il semblait maintenant que ses hanches étaient déliées. Une flamme qui n'existait pas avant luisait dans ses yeux.

Puis vint le moment des examens. Mbouloukoué toujours le premier de sa classe fut admis à continuer ses études au lycée. Mbâ qui voulait rapidement venir en aide à sa famille et à ses jeunes frères et sœurs s'était présentée au concours d'entrée au Cours Normal d'institutrices de Mouyondzi.

Elo avait été reçu à son C.A.P. de soudeur. Il commença à travailler dans une entreprise à Mpila. Puis un jour il apprit que le gouvernement organisait un concours pour choisir trois soudeurs qu'il enverrait se perfectionner en France. Elo se présenta. Il fut admis. Il devait s'en aller pour deux ans. Il envoya un télégramme à Mbâ qui réussit à venir passer deux jours à Brazzaville. Les deux jeunes gens ne s'aimèrent jamais avec autant d'intensité et de ferveur. Ce furent deux jours et deux nuits de soupirs, de sourires et de plaisirs au travers des larmes que Mbâ ne pouvait s'empêcher de verser en songeant qu'on allait lui

arracher son Elo. Ce dernier lui offrit un collier en or qu'il avait payé sur sa première mise d'équipement à un Sénégalais de l'avenue.

Après le départ d'Elo, Mbâ reçut au début une lettre chaque semaine. Il lui disait comme elle lui manquait. Puis sa peine disparaissait. Il lui décrivait tout ce qu'il découvrait en France. Combien la vie était plus facile. Puis il resta deux mois sans écrire. Et un jour, elle ne reçut plus rien. Elle apprit au bout de deux ans, par les camarades d'Elo qui étaient rentrés de stage, qu'il se trouvait à Nantes où il avait trouvé une place dans une usine.

Maintenant six ans ont passé sans qu'il ne revienne. Mbâ enseigne dans une école à Bacongo. C'est une institutrice de qualité. Les parents et les élèves l'aiment beaucoup. Certes parce que les enfants aiment avoir de jolies maîtresses, mais aussi parce qu'elle enseigne bien. Souvent les plus jeunes de ses collègues l'invitent à sortir, mais elle refuse toujours. D'ailleurs comment la rencontrer ? Elle sort si peu. Après ses cours, elle va chaque soir enseigner aux adultes qui ne savent pas lire. Elle s'est ainsi fait des amies de certaines de ses élèves adultes. Auprès d'elles, elle apprend beaucoup. Elle dit à Mbouloukoué que de toute cette expérience elle compte écrire un livre sur la femme congolaise.

Mbouloukoué est professeur de C.E.G. à Kinkala. Lui non plus ne s'est pas marié. Il consacre tout son temps à l'étude des mathématiques qu'il enseigne à ses élèves et à l'animation des pionniers dont il a charge pour la région.

Ce samedi-là, il est venu à Brazzaville voir Mbâ. Il lui annonce qu'il vient d'être désigné pour aller en France à un colloque sur l'enseignement des mathématiques modernes. Ils ont, ensemble, tenté de rencontrer les promotionnaires de Elo pour avoir son adresse exacte. Mbâ a acheté du poisson salé, de la farine à foufou, des gombos et deux ananas qu'elle remet à Mbouloukoué pour celui qu'elle attend toujours et qui est là-bas. Elle ne songe même pas que la France est grande et qu'Elo ne pourrait peut-être pas rencontrer leur camarade d'enfance. Mbâ a dit à Mbouloukoué tout ce qu'il devrait dire à Elo. Et tout ce qu'elle n'a pas dit, elle l'a écrit dans une longue lettre de dix pages que Mbouloukoué emporte.

À Paris, par Ebon, un de leurs amis communs, Mbouloukoué a pu savoir le nom de l'usine où travaille Elo.

C'est ainsi qu'après des aventures qui n'intéresseront pas mon lecteur, ce vendredi après-midi, Elo et Mbouloukoué marchent sur les quais de la Fosse, à Nantes. Ils parlent en se tapant sur les épaules toutes les dix secondes. Finalement ils prennent le bus et descendent dans la banlieue où Elo habite.

— Accompagne-moi frère. Il faut qu'en passant je fasse quelques courses. Ah ! tu sais, dans ce pays, même les hommes, nous devons nous occuper des affaires ménagères.

En effet, Mbouloukoué est étonné de voir Elo passer à l'épicerie acheter du lait, du beurre, des fruits, du pain à la boulangerie, à la boucherie (après avoir demandé à Mbouloukoué ce qu'il aime) des tournedos. Puis ils vont au bureau de tabac, où il achète des Gauloises et *France-Soir* pour, dit-il, « jouer au tiercé ».

— Tu comprends, je suis obligé de faire une partie du marché. Quand ma femme rentre, il est trop tard.

— Ta femme ?

— Comment tu ne sais pas ? je suis marié, mon cher.

Mbouloukoué est complètement désarçonné. S'il est franc avec lui-même et s'il veut exprimer ce qu'il ressent, il doit engueuler Elo, lui casser la figure même. Il a envie de le traiter de salopard, de lui dire qu'il n'est plus son ami, qu'il va s'en retourner par le premier train… Au lieu de cela, il ne fait que s'arrêter. Comme ils montent les escaliers, il regarde Elo dans les yeux. Froidement avec hauteur même. Alors que là-bas, Mbâ si belle et si convoitée a mené plusieurs années une vie de recluse…

— Et Mbâ ?

— Tiens entre, je vais t'expliquer cela…

Elo, aussi sympathique et hâbleur que jamais, lui parle de sa solitude en France. De ce qu'Hélène (c'est sa femme) l'a aidé alors. Du fils qu'ils ont ensemble.

— Et puis, je ne crois pas que je rentrerai au pays. Ici, un ouvrier qualifié c'est pas un capitaliste, mais ça vit mieux qu'un fonctionnaire bachelier chez nous. Je me suis renseigné. Au pays avec mon métier je gagnerai 30 000 francs C.F.A. Ici j'ai plus du triple avec double pouvoir d'achat. Mon cher, toi qui es près des dirigeants, avertis-les : s'ils ne prennent garde, il n'y aura pas que la fuite des cerveaux, mais aussi celle des mains habiles…

— Et ta famille ?

— Un jour si je fais des économies on ira faire un tour là-bas. Pour le moment, pas question. Je sais comment c'est, le pays. Toute ma solde pour nourrir des neveux et nièces, fils de soi-disant cousins qui ne foutent rien… Et puis, tu connais mon vieux. Il faudrait que j'accepte une fille mariée

coutumièrement. Hélène ne pourrait pas accepter cela.

*

Mbâ a entendu frapper à la porte. Elle court ouvrir. Mbouloukoué est debout avec le visage de celui qui vient annoncer une mort.

Que va-t-il lui dire, bon Dieu ?

2 – AH, APOLLINE !

Je me revois encore dans le bureau du Père Flandrin.

— Mon cher Raphaël, comment vous retenir ? Tout ce que je puis vous demander mon fils est de rester fidèle à l'enseignement que vous avez reçu ici. L'Église ne se réduit pas à ceux qui portent la soutane. Nous avons besoin de laïcs aussi pour que la foi pénètre partout. Je suis sûr que vous ferez rayonner l'amour de notre Seigneur autour de vous.

En l'écoutant, j'ai failli revenir sur ma décision. Je me voyais déjà lui tombant dans les bras et secoué de sanglots. C'est le théâtral de la situation qui m'a sans doute retenu.

Lors de cet entretien le Père Flandrin avait réveillé en moi le plaisir presque physique que j'éprouvais lors de ses cours de philosophie. Ce n'était pas une doctrine, une arme, des recettes pour défendre notre foi face aux imprévus de la vie qu'il nous dispensait, mais la découverte du sens de l'humain où la logique et le cœur étaient réconciliés pour un monde de bonté et d'humanité. Le Père Flandrin nous parlait de tout y compris du marxisme et de la sexualité. Aucun sujet ne lui était tabou. Il commençait toujours, sur chaque problème, par présenter le point de vue le plus athée, qu'il expliquait avec une logique impeccable. Nous nous demandions, dans ces moments-là, s'il n'était pas partisan de cette philosophie, au demeurant à l'opposé de l'Église pour arriver à en écarter ainsi qu'il le fait tout esprit caricatural. Ensuite, nous passions à sa critique. Et là, il défendait la position athée contre nos arguments qu'il nous faisait sentir bas et grossiers. Puis quand désemparés nous allions abandonner, prêts à l'accuser d'être un faux chrétien, il sortait avec délicatesse son arsenal de critiques nobles et de haut niveau. Ceci fait, il nous présentait un point de vue moins diamétralement opposé à celui auquel nous devions aboutir. Ainsi par gradation, sans heurt, nous nous dirigions vers la vision teilhardienne où science, progressisme et foi se marient à merveille. Alors il n'hésitait pas à employer la terminologie athée ou marxiste pour défendre la position chrétienne. Lorsque je revois aujourd'hui mes promotionnaires je retrouve toujours, quel que soit le sens dans lequel ils ont évolué, cet état d'esprit, fruit de la graine qu'y a semée le Père Flandrin. Je veux dire le refus du dogmatisme, de la bêtise et de la haine qui pourtant n'exclut pas une foi inébranlable en une doctrine à mille lieues de

l’éclectisme. Qu’ils soient marxistes ou prêtres de brousse, les élèves du Père Flandrin se sentent de la même famille.

Tandis que le Père Flandrin commentait mon départ, c’est de ces heures de délices intellectuels que je sentais la nostalgie. C’est cette honnêteté qu’il avait fortifiée en moi qui m’avait conduit à ma décision. Mais voici que je découvrais la peur de me lancer dans une vie ou il ne serait plus là pour répondre a questions. Car j’oublie de le dire : lorsque le doute germait en nous à ta suite d’une lecture ou d’une situation de la vie que nous n’avions pas prévue, nous allions le soir dans le bureau du Père Flandrin qui nous montrait que le problème était, ma foi, simple et que la réponse et la solution allaient de soi. À chaque fois il nous refaisait l’expérience de Colomb avec son œuf. Il suffisait d’y penser !

Pourtant je ne revins pas sur ma décision. Je n’avais malheureusement ou heureusement plus les certitudes qui m’avaient poussé à entrer au séminaire. À ce moment-là, j’étais au terme de deux ans de lourds débats intérieurs, parfois douloureux, qui m’avaient convaincu non seulement que je n’étais pas fait pour ce que nous appelions l’abstinence charnelle, mais encore que le célibat des prêtres était aussi inhumain que certaines mutilations physiques de nos anciennes traditions religieuses. Mon Dieu, comment pouvoir prendre l’engagement de ne jamais réaliser de son corps l’amour avec une femme ! Le prêtre le plus sain lorsqu’il sort d’un bon repas arrosé de ces vins fins dont l’Europe nous a donné le goût, que le soleil brille et que le ciel gueule son bleu de mer, le prêtre le plus sain, sous l’effet de la joie ne peut s’empêcher de désirer cette belle fille aux muscles racés et délicats et aux reins cambrés qui passe dans la rue. Pour ma part, de fréquentes pollutions nocturnes m’avaient convaincu que ce problème m’obsédait. Et, pourquoi ne pas l’avouer, j’avais cédé par plusieurs fois à la masturbation.

Je savais qu’en quittant le séminaire je courais de gros risques. Pour mes études s’entend. Car le nouveau sens que je devais donner à ma vie était l’étroite perspective de la réussite universitaire. Et durant les vacances qui suivirent ma sortie du séminaire, je me préparai non seulement au travail que je devais affronter, et qui requérait de nombreuses lectures sur tous les sujets, mais aussi à une discipline à laquelle je ne devais pas faillir avant d’avoir obtenu ma licence.

À mon avis, et d’après ce que je voyais autour de moi, les jeunes gens traînaient à faire leurs études essentiellement pour deux divertissements ; le sport et les femmes. Au premier je savais déjà que la plupart des étudiants congolais vouaient une véritable passion qui laissait croire que les études étaient une détente et non le contraire. Ils se contentaient de suivre leurs cours assidûment et

d’apprendre par cœur ce que le professeur avait déblatéré du haut de sa chaire. Rares étaient ceux qui lisaient des livres relatifs aux questions de la matière, soit pour l’approfondir, soit pour tenir tête à la thèse du professeur. Samba Jonas, avec qui je louais un logement au plateau des Quinze-Ans, me disait que nos bourses étaient trop maigres pour nous acheter des livres. Pourtant à l’époque nous gagnions deux fois le salaire d’un ouvrier de l’usine textile. Et pour moi qui, au séminaire, avais été habitué à n’avoir aucun argent de poche, c’était une véritable fortune qui me laissait d’ailleurs un sentiment de malaise. Si je faisais remarquer à Samba que les revues sportives qu’il achetait et dont sa chambre était pleine, les matches auxquels il était toujours présent, son équipement de sport, et les cotisations en tant que supporter de l’équipe « Tornade du Djoué » lui revenaient plus chers que les livres que j’achetais, il haussait les épaules. Et tous mes condisciples étaient ainsi. Le foot les passionnait, et les études n’étaient qu’un moyen d’acquérir un brevet garantissant un statut social.

Quant aux femmes, qui y échappait ? Elles envoûtaient, rendaient ennemis d’anciens amis d’enfance, engloutissaient l’argent des bourses, bref préoccupaient la gent estudiantine sous une forme ou une autre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne veux pas parler que des seules ndumba. Certains avaient une femme (d’autres plusieurs) et des enfants qu’il fallait nourrir, ce à quoi la bourse ne suffisait pas. Mais ce qui me rendait méfiant par dessus tout provenait de la connaissance que j’avais de moi. En effet je suis ainsi né que je puis difficilement m’adonner à deux choses en même temps. Je ne peux avoir deux amours à la fois. Je n’ai que des passions. Et si je m’amourache d’une femme, mon travail s’en ressent. Je ne l’aborde plus qu’avec légèreté. Or, ce qui importait alors était de prouver à mes condisciples du séminaire qu’en refusant la soutane, je n’avais pas rejeté le sérieux de la vie. La conception que j’avais du monde n’excluait pas certains renoncements. Ainsi m’étais-je engagé à laisser les femmes de côté et à ne songer qu’à mes études. À la vérité, je n’excluais pas certaines aventures brèves et discrètes qui devaient être sans lendemain. Pour cela je savais qu’il me fallait éviter la compagnie des jeunes filles de mon âge, mais profiter des désirs passagers de telle femme mûre, souvent mariée, si possible étrangère ou de passage à Brazzaville.

Dès le début de l’année scolaire je me mis donc à l’étude avec une fureur qui effraya Samba. Lui ne passait guère plus d’une heure par semaine à la bibliothèque. Il consacrait un temps inouï à des discussions qui me paraissaient du bavardage et d’un très bas niveau. Selon lui c’était là le contact avec les masses, la formation politique. Samba avait bien dans la bibliothèque au-dessus de son lit quelques livres. Notamment je crois un recueil de poésies de Senghor,

un Saint-Exupéry d'une collection de poche, un livre intitulé *La clé des songes, tout sur vous et les astres,* et *Comment devenir un bon orateur.* Cette littérature entourait « Le petit livre rouge » et deux volumes d'une reliure chocolat, qui portaient en lettres d'or le nom de Lénine. Je ne sais à quel moment il les feuilletait ou les lisait. C'était je crois un ornement au même titre que la photo de l'orchestre des Bantous qu'il avait accrochée au mur. Car Samba aimait la musique. Dès qu'il se trouvait seul, l'électrophone ou le transistor gueulait les derniers airs à la mode, et, tout seul, devant la glace, Samba s'entraînait au yéké-yéké[3], se balançant avec souplesse d'une jambe sur l'autre, et avançant et reculant la tête comme font les dromadaires quand ils marchent. C'est dire que j'effrayais Samba par ma façon d'étudier et il est fort probable que si nous n'avions pas été du même village, il aurait rapidement cherché un autre camarade de chambre. Mais nous sommes, nous Congolais, encore ainsi faits qu'une personne qui a les mêmes goûts et les mêmes idées que nous nous paraît toujours plus dangereuse que celle avec qui nous avons le dialecte et le clan communs.

J'avais donc, pour ma part, trouvé un rythme de travail tel que les journées me paraissaient trop courtes. Dès qu'un cours était terminé, je courais à la bibliothèque ou en tout autre lieu où j'étais sûr que personne ne viendrait me troubler.

Il y avait déjà un mois que les cours avaient repris quand un jour Samba m'annonça qu'il allait organiser le samedi une surprise-partie avec des camarades du campus. Cela ne nous coûterait rien. Les autres étaient chargés d'amener les boissons et les cavalières, nous, nous fournirions le local et les disques.

J'effrayai d'abord mon ami par la brutalité de ma réaction négative. Il me conseilla de me détendre un peu, sous peine de courir le risque d'être vieux avant l'âge. Nous discutâmes près d'une heure. Cela ne mérite pas d'être rapporté ici. Mais il ne me convainquit pas. Pourtant il avait réussi à ouvrir une brèche en moi. Les jours suivants je ne cessais de repenser à notre discussion et je me découvris en train de m'arrêter sur des arguments aussi futiles que « il faut bien s'amuser et se détendre. C'est un besoin normal ». L'instant d'après je me reprenais et me disais que la meilleure détente n'est pas la danse. Qu'un bon livre est, en la matière, supérieur et que l'Afrique à force de rire et de chanter s'était laissée surprendre par les peuples plus austères, qu'elle en avait été déportée et asservie. Je songeais aussi que chaque soir que nous dansions à Poto-Poto, des savants, des stratèges, des militaires étudiaient et s'entraînaient au sud

de notre continent pour mieux nous asservir. Que ferions-nous le jour où ils se présenteraient à nos frontières ? Les désarmerions-nous par le charme de nos voix et de nos mélodies ? Notre musique les arrêterait-elle et entreraient-ils dans la danse avec nous pour savourer le rythme d'une conga bien sentie ? Et je me demandais si les quelques experts chinois qui venaient d'arriver dans le pays pour nous aider dans certains projets économiques nous prenaient au sérieux et ne se moquaient pas en leur for intérieur de ces hommes qui criaient Marx plus fort que les gardes rouges, et ne pouvaient renoncer aux divertissements les plus futiles ?

Pourtant le samedi soir je me trouvai avec Samba pour recevoir nos invités…

C'est que j'avais été pris par le rythme des préparatifs. J'avais depuis la matinée aidé Samba à obtenir des chaises de la part de nos divers voisins et même d'un bar tout proche qui avait, en outre, consenti à nous prêter des verres. J'avais passé tout l'après-midi à mettre en place un circuit électrique pour l'installation de l'électrophone et de ses deux haut-parleurs afin d'obtenir des effets stéréophoniques. Samba voulait aussi des éclairages particuliers qui pourraient varier suivant le rythme de la musique. Pour lui c'était de la magie. Pour moi c'était un plaisir et je m'étais employé à réaliser son désir.

C'est à préparer cette petite fête que je me laissai sans doute prendre au jeu. Samba, d'autre part, avait besoin de moi.

Au début de la soirée, je me bornai à un rôle domestique. J'offrais et servais à boire. Je m'occupais des disques et de la lumière. Quand j'avais un moment de répit, je m'asseyais et regardais danser les couples. Habituellement les gens sur la piste me paraissent ridicules. Ce samedi soir les deux verres de whisky que j'avais avalés me faisaient comprendre les mouvements des danseurs et je me surprenais par moment soit à frapper dans mes mains en secouant la tête, soit à balancer mon tronc de gauche à droite au rythme de la musique que je fredonnais avec ma gorge. Presque automatiquement, mes yeux tombaient sur une jeune fille que j'avais plusieurs fois aperçue à la faculté. Alors que toutes celles qui étaient là, ce soir, avaient des perruques, les unes géantes, les autres en boule, elle avait, elle, des cheveux coupés à la garçonne ; cela donnait du naturel à sa beauté. Elle avait une silhouette plus longue que large, bien remplie de chair ferme. Il y avait quelque chose de royal dans sa beauté. J'eus l'impression qu'on ne pouvait pas demander à une telle personne d'être votre maîtresse, mais seulement votre femme. Et l'on devinait à sa façon de sourire, à son regard que sur le plan intellectuel elle n'avait rien à envier à la plupart des garçons qui étaient là. Je me sentis par plusieurs fois l'envie d'aller l'inviter à danser, mais

n’osais me décider. Il me semblait, en effet, que mon désir était si fort qu’il paraissait sur mon visage et que si j’allais l’inviter, elle s’en apercevrait et se moquerait de moi et de mes sentiments indécents. Alors qu’elle, malgré la sensualité que sa beauté ne pouvait manquer d’évoquer, inspirait l’amour décent et sain. D’ailleurs, à mon avis, une telle beauté n’avait pas eu besoin de m’attendre pour être remarquée. Mais comme j’essayais de savoir lequel de ces garçons avait pour l’instant le droit de passer avec elle plus d’heures que les autres, je n’arrivais pas à me prononcer. Serait-elle « libre », comme nous disons ? Peut-être était-elle une belle à qui la beauté n’avait pas tourné la tête et qui pensait qu’elle avait des tâches plus sérieuses à faire pour le moment que de jouer les amoureuses ? L’amour viendrait après. C’est rare, mais déjà à cette époque un nombre de plus en plus grand de jeunes filles avaient plus d’ambition que la plupart des garçons. Si tel était le cas, je souhaitais la rencontrer dans deux, trois ou quatre ans. Mais attendre ainsi, et m’en remettre au temps était aussi courir un risque.

Toute la salle était debout. Elle dansait le jerk avec des mouvements d’automate. J’étais émerveillé de voir comment chacun s’amusait sur ce rythme. James Brown hurlait qu’il était noir et qu’il en était fier, et qu’il se sentait très bien. La participation des danseurs au morceau était semblable à ce qu’est la rencontre entre nos musiciens traditionnels et la foule des campagnes. Quand la musique s’arrêta, tout le monde applaudit. Samba était heureux de l’ambiance qui régnait. Ses invités ne dansaient plus pour séduire telle cavalière, mais pour le plaisir. C’est à ce moment, je crois, que je mis un morceau afro-cubain, *Marinero !* Dès les premières notes, je reconnus un air de mon enfance que nos parents aimaient danser. Ce qu’on appelait les G.V. La salle applaudit. La belle fille vint devant moi.

— Camarade, vous ne dansez jamais. Je vous invite.

Je ne réfléchis pas pour savoir si je pourrais danser ce morceau. Je boutiquerais bien… cela valait mieux que de la vexer. Et j’ai dansé. Nous avons dansé. Avez-vous déjà dansé la rumba avec une Congolaise ? Si oui, je n’ai pas besoin de vous expliquer. Si non, ce sont les hanches de la mer qui vous portent dans un roulis au rythme du morceau.

Mais vous savez qu’on ne peut bien danser la rumba que l’un contre l’autre. Et nous dansions bien. Le morceau se fit en silence. Mais je crois qu’on se parle en dansant.

Le disque terminé, Jonas se précipita pour le remettre. Je le bénis mentalement et repris ma cavalière.

— Vous êtes à la Fac ? me dit-elle.

— Oui.

— Mais on ne vous voit jamais.

— C’est que j’ai beaucoup de travail.

La conversation s’arrêta là. Mais nous sentions que avions beaucoup d’autres choses à nous dire. Et moi je ne savais pas à l’époque parler aux filles. La main que j’avais à plat sur son dos monta un peu et toucha sa peau là où commençait son décolleté. Ce contact ne la raidit pas. J’eus même l’impression qu’elle se blottit de façon imperceptible un peu plus contre moi. De l’autre main je lui serrais le pouce. Elle répondit par une pression de la main. Nous avons terminé la danse, nos deux joues l’une contre l’autre.

Le reste de la soirée, dès qu’on jouait les premières notes d’un morceau, avant même que je sache si c’était une danse dont je connaissais les pas, je l’invitais. Évidemment, il y eut quelques danses où des camarades furent plus rapides que moi. Je voyais bien qu’avec les autres elle dansait à une plus grande distance. Mais tout le temps qu’elle était en piste, je crevais de jalousie et m’efforçais de donner à mon visage une contenance telle que rien ne parût. Car après tout, peut-être ne m’avait-elle pressé la main que par simple nervosité. Et s’il en était ainsi, elle serait déçue de me savoir jaloux, car on ne peut être jaloux légitimement que de quelqu’un qui vous a accordé des droits sur lui. Et il me semblait à l’époque que les filles sérieuses n’aimaient pas montrer dès le début leurs véritables sentiments. Je devais donc respecter cette légitime pudeur féminine.

Il y eut aussi des moments où elle ne dansait pas. Je restais à côté d’elle pour discuter. Elle s’appelait Apolline et était en deuxième année d’anglais. Elle voulait devenir interprète, si du moins, l’année suivante, elle pouvait obtenir une bourse pour aller faire cette spécialité à l’étranger. Puis nous parlâmes de certains professeurs que nous connaissions, chacun donnant son avis sur sa manière d’enseigner.

Ensuite nous parlâmes de l’insuffisance de la vie culturelle à Brazzaville et insensiblement, nous passâmes à notre conception du théâtre et à nos points de vue sur les auteurs négro-africains. Par plusieurs fois je me surpris à ce qu’au séminaire nous appelions le péché d’orgueil. Pour briller devant Apolline, je défendis quelquefois des points de vue que j’avais mal assimilés en prenant à témoin des auteurs que je n’avais pas toujours lus. Je sentais une ivresse plus douce que celle qu’aurait pu m’occasionner l’alcool avalé depuis le début de la soirée. Depuis ma sortie du séminaire, c’était la première fois que j’avais une discussion d’un tel niveau. Les rares fois où j’avais voulu entamer un échange

d’opinions avec mes camarades, j’avais été frappé par la pauvreté des arguments. Leurs conversations ressemblaient à l’attitude des gens oisifs qui, ne sachant rien faire de leurs mains, s’en servent pour lancer des pierres sur les gens qui passent. L’esprit et la bouche étaient forts à déchirer à pleines dents le voisin. Tel n’était pas le cas d’Apolline.

Un moment où la conversation s’arrêta quelques minutes, elle regarda ma montre.

— Il est tard, il faut que je m’en aille maintenant.

— Mais c’est le moment où il y a le plus d’ambiance.

— Justement, je préfère partir sur cette impression plutôt que d’attendre la fin quand tout se meurt et qu’on est épuisé. Vous savez, me dit-elle, une bonne chose est comme une canne à sucre. Une fois que vous en avez mâché tout le sucre et le jus, il est inutile de la garder dans la bouche. Vous ne sentirez que le goût râpeux de la fibre et vous vous ferez inutilement mal aux mâchoires.

— Vous permettez alors que je vous accompagne ?

Elle ne répondit pas mais je vis passer dans ses yeux cette lueur de plaisir qu’on a lorsqu’on avale du bon vin de palme glacé.

Le silence me fit perdre contenance. Elle ferma les yeux et ne bougea que les lèvres.

— Pourquoi pas ?

Elle n’habitait pas très loin. Et dehors je n’eus plus rien à lui dire. À la vérité j’avais envie de lui déclarer déjà mon amour. Mais je savais que si je m’y prenais ainsi elle me rirait au nez. Devais-je lui prendre la main, le bras ou la serrer par la taille ? Nos mains n’étaient pas éloignées. D’autre part, je l’ai déjà dit, nous nous les étions pressées en dansant. Nos corps s’étaient serrés. Pourquoi étais-je paralysé et ne pouvais-je refaire ces gestes que tout à l’heure j’avais naturellement accomplis en public ? C’est quand je vis que nous approchions de la rue où elle habitait que je me décidai à l’entourer de mes bras contre moi.

— Apolline je voudrais vous embrasser.

J’avais remarqué dans les films que le premier engagement d’une femme à un homme était un baiser sur la bouche. Elle mit sa tête contre ma poitrine et au lieu de m’offrir ses lèvres, se blottit contre moi. J’entendis qu’elle poussait un soupir. Ça y est ! je l’avais exaspérée. Mais au point où j’en était, à quoi bon reculer.

— Je vous dégoûte tant que ça ?

Elle se serra plus fort contre moi et soupira encore. Je comprenais de moins

en moins. J’allais, vaincu, la lâcher quand je me rendis compte qu'elle ne voulait pas me laisser partir.

— Vous ne vous moquez pas de moi ? dit elle d’une voix d’enfant et en me regardant droit dans les yeux.

Je fis non de la tête. Elle se mit à pleurer…

*

Quand je revins à la surboum, j’avais envie de sauter et crier. J’avais une amie, j’étais aimé !

*

Nous étions convenus de nous retrouver le lendemain. Je l’emmenai sur la route du nord, dans une vallée qui avait été aménagée par un vieux métis. Il avait créé un lac artificiel autour duquel étaient construites des paillottes à l’ombre desquelles on servait des plats locaux : malangua en liboké, saca-saca, poulet batéké au pili-pili, manioc… Sur le lac, des enfants jouaient avec des pirogues. Apolline m’avoua qu’elle aimerait faire une promenade en bateau, mais nous tombâmes d’accord que pour cela il fallait être seuls. Ici, cela aurait l’air d’être de l’exhibitionnisme car les paillottes étaient par rapport au lac comme des gradins par rapport à un terrain de sport.

Cette fois nous n’abordâmes plus les sujets du soir précédent. Chacun voulait connaître l’autre. Ainsi je réussis à obtenir ses confidences. Elle avait déjà été fiancée, et cela faisait un an qu’elle avait rompu. Il s’agissait d’un ami d’enfance. « Il était très beau, sais-tu ! » Un moment ils avaient été ensemble au lycée, puis il avait disparu. Et un jour il avait reparu, venant du Congo-Kinshasa. Diamantaire, il était cousu d’argent et roulait en « Mercedes » décapotable.

Au début il était pour elle plein d’attention, puis il devint méchant.

— Qu’entends-tu par méchant ?

— Oh ! fit-elle en haussant les épaules.

Moi-même je me confiais. Je lui racontai mon enfance. Comment entré très tôt au juvénat puis au séminaire, je m’étais coupé du monde. Je lui dis mes aspirations, mes grands problèmes. Aujourd’hui que j’y repense je ne peux m’empêcher de sourire. Je cherchais à me présenter comme un ténébreux romantique ; incompris de la famille, de la société et des amis. Elle était la première personne qui semblait me comprendre. Il y avait eu le Père Flandrin aussi. Mais c’était le Maître, que j’admirais et qui redonnait espoir en l’existence de quelque chose de bon dans l’homme. À lui, cependant, je n’avais jamais pu

dire certaines choses.

Tout cela, je songe quelquefois à l'écrire. J'ai, je crois, dans ma vie amassé assez d'expérience pour un roman.

— Pourquoi n'écris-tu pas ?

— Les études, les examens…

Elle me prit les mains et me regarda dans les yeux.

— Mais écrire est plus important que les études, sais-tu.

Quand nous arrivâmes dans Brazzaville, nous ne sûmes où aller. Les rues sont désertes le dimanche. Et pour qui n'aime pas les bars, ou les bavardages inutiles, il n'y a guère de quoi se distraire. Il y a certes les cinémas où l'on joue un western ou un policier américain de goût douteux. Vous pouvez aussi aller vous égosiller et trépigner au stade de la Révolution pour ou contre telle équipe. Mais Apolline me rejoignait dans la condamnation sans appel de ces divertissements. Il faut avouer que ce jour-là nous bénîmcs le sport. Jonas avait été applaudir la « Tornade du Djoué ». La maison était ainsi vide. Apolline ne fut donc pas gênée de m'y accompagner. De se retrouver seuls fit renaître la timidité que j'avais éprouvée la veille dans la nuit.

Mais Dieu que ce fut doux !… Je la revois encore sous moi fermer les yeux, la joue contre l'oreiller, respirant fortement.

Quand je m'éveillais elle me regardait et me caressait d'un doigt les arcades sourcilières, la ligne du nez, les lèvres.

— Dors, chuchotait-elle.

Je refermai les yeux et lui souris.

— Il était beau mon fiancé, tu sais.

Je me mis à l'interroger sur ce fiancé qui semblait toujours s'interposer entre nous. Je voulais qu'elle me le décrive complètement. J'espérais que connaissant ses qualités, sans vouloir l'imiter, je saurais ainsi dans quel cas Apolline serait amenée à me comparer avec lui.

Elle me confia qu'elle l'avait tellement aimé, qu'il était arrivé un moment où elle ne pouvait plus se passer de lui. Ils étaient convenus de se marier l'année suivante. En attendant elle s'était mise en ménage avec lui. Au début ce fut la véritable lune de miel. Puis il prit l'habitude, lorsqu'elle étudiait le soir, de sortir sans elle. Il ne lui disait jamais ni où ni avec qui il s'en allait. Apolline savait bien sûr qu'ainsi font les hommes au Congo, mais elle n'arrivait pas à s'y faire. Au début elle essaya de dominer sa jalousie. Mais comment pouvoir dormir en

paix quand il n’apparaissait qu’à cinq ou sept heures du matin ? Quand elle lui en faisait la remarque, il répondait brutalement que les femmes n’avaient pas à s’occuper de tout ce que faisait leur mari. Quand sa grande sœur vint la voir à Brazzaville, Apolline se plaignit, espérant que celle-ci interviendrait pour arranger les choses. L’aînée soupira et lui dit :

— Que veux-tu ? C’est comme ça. Ni toi ni moi n’y changerons rien. Au début de mon mariage, moi non plus je ne le supportais pas, mais avec le temps… je m’y suis faite. C’est un homme, tu es une femme. Chacun a ses droits. Moi quand j’ai l’occasion de faire aussi une frasque sans qu’il s’en aperçoive, je n’hésite pas. C’est ma consolation. Quant à toi, ce qu’il faut considérer, c’est l’argent qu’il a.

Apolline essaya tout : la douceur, la colère ; elle alla voir le féticheur. Par moments, il sortait avec elle pendant une semaine entière, puis il découchait à nouveau pendant quinze jours. Il lui arrivait même de ne venir manger à midi qu’une demi-heure et de s’en aller. Pendant ses absences, elle recevait des coups de téléphone anonymes du genre de :

— C’est toi Apolline ?

— Oui.

— Tu ferais mieux de quitter la maison. Ton Albert est avec moi en ce moment. Je l’ai bien satisfait, il fait la sieste là, à portée de ma main.

Et quand elle en parlait à Albert, lui niait toujours. Un jour, elle en eut assez et s’en alla.

Apolline me comparait toujours à son ancien fiancé. À mon avis, une fille aussi belle, avec de tels sentiments et un tel niveau de connaissances, était chose exceptionnelle chez nous. Que de surcroît je fusse celui qu’elle aimait me désarçonna, et je perdis peu à peu le contrôle de moi. Mais les femmes sont bizarres. Pourquoi avait-elle même aimé ce diamantaire qui me semblait grossier ?

Je consacrais moins de temps à mes études et en passais plus dans les bras d’Apolline, dans son lit ou le mien. Quand je réagissais et faisais allusion à un travail qui m’attendait, elle se moquait de moi en disant que j’allais, à ce rythme, m’abrutir. Qu’avec tout ce que je savais elle ne voyait pas ce que j’avais encore à apprendre. Ce n’était pas la première fois qu’on me faisait cette remarque, mais je n’y prêtais jamais attention, sachant bien que d’ici peu allait surgir une génération de jeunes plus conscients de leurs responsabilités et plus travailleurs qu’aucun d’entre nous. Mais il suffisait que ces paroles viennent d’elle, pour que

naisse en moi un sentiment de bonne conscience. Je n'étais pas sûr en sortant du séminaire que ce que j'y avais appris me serait un avantage à l'université. Apolline m'assurait que j'étais au-dessus du niveau. Et puisque c'était elle qui le disait, j'avais confiance.

Apolline aimait quelquefois me taquiner.

— Nègre, je n'aime pas que cette fille te regarde comme ça.

— Quelle fille ?

— Ne fais pas l'innocent. Ne prends pas l'air sérieux alors que tu as envie de sourire. Tu vois de qui je parle.

— Non !

— J'ai envie de te pincer ou de te mordre. Et elle me mordait.

Après un moment d'accalmie elle me disait :

— Dis-toi bien que tu n'es qu'à moi, j'arracherai les yeux à celle qui s'amusera à vouloir te toucher.

Il y avait certes de la coquetterie dans tout ceci. Mais j'avais remarqué que depuis que je sortais et me montrais avec Apolline, d'autres femmes, et qui étaient belles, nous regardaient avec envie. Les femmes souvent ne désirent un homme que lorsqu'une autre femme l'a mis en valeur.

Mais je vous ennuierais vite à raconter tout ce qu'était notre vie. Je ne sais pas s'il est vrai que les couples heureux n'ont pas d'histoire. Mais je sais que celle-ci agace ceux qui l'écoutent ou la lisent.

Les jours filèrent à une vitesse dont je n'avais pas conscience, car je ne pensais qu'à faire durer les moments passés en commun avec Apolline. C'est elle qui, au détour d'une étreinte, me rappela qu'on approchait des vacances de Noël.

— Je t'emmène avec moi à Mossaka. Je suis sûre que tu plairas à mes parents. Je ne veux pas me séparer de toi, même pour deux semaines.

Moi je me demandai si elle parlait sérieusement ou non et je me dis finalement qu'au fond elle était sans doute habituée à cette spontanéité avec ses parents. Ce devait être dans les mœurs de sa tribu, qui n'avait rien à voir avec celles de la mienne.

Pour avoir la fille qu'on aime, il faut vaincre sa timidité. Ne pas avoir honte de prendre sa main et de se mettre nu devant elle, même quand c'est la première fois. Il ne faut pas avoir honte d'aller trouver la belle-famille.

Mais cette fois je n’arrivai pas à me dominer. J’avais peur de débarquer ainsi chez des gens d’une autre tribu qui, au bout du compte, avaient peut-être songé à un autre destin pour leur fille. Et puis surtout les nombreuses sorties que nous avions faites ensemble et les petits cadeaux que je lui avais offerts me laissaient, en cette fin de mois, sans le sou. Non seulement je ne pourrais offrir les traditionnels dons préliminaires qu’attend la belle-famille, mais je n’avais pas non plus de quoi payer le bateau jusqu’à Mossaka.

Le jour de son départ, j’allai donc l'accompagner au port. Nous nous sentions comme étrangers à la foule qui nous entourait en criant, en portant ses cuvettes pleines de manioc et d’objets achetés en ville. La plupart des passagers étaient préoccupés par le souci d’avoir une place confortable. Pourtant certains, qui connaissaient Apolline, vinrent nous troubler par plusieurs fois pour lui parler. C’étaient des pays. Ils lui parlaient en dialecte et cela m’énervait de ne rien comprendre. Je ne savais pas dans quel état je verrais le bateau s’éloigner, mais j’avais hâte qu’on donnât le signal du départ. Les derniers moments qui précèdent la séparation sont toujours pénibles. Depuis la veille, j’avais tout dit de ce que je voulais lui confier. Je n’avais rien à ajouter et je ne pouvais pourtant pas m’en aller. Quand le moment vint de nous dire au revoir et qu’elle monta sur les deux planches qui faisaient pont entre le quai et le bateau, dans un sourire, les yeux embués de larmes, elle me dit :

— Dis, grand nègre, tu crois que je reviendrai ?

Et tandis que le bateau agitait ses roues là-bas vers l’île Mbamou, cette phrase continuait à bourdonner dans mon esprit.

*

Cela allait faire dix jours que les cours avaient repris. Apolline n’était pas rentrée. Elle avait pourtant promis de me câbler pour que je puisse aller l’accueillir. Je n’avais rien reçu.

Je savais que les bateaux n’étaient pas réguliers, et qu’ils n’arrivaient guère qu’au rythme de deux par mois. En sortant d’un cours je me rendis au port pour m’informer. On m’y répondit que le bateau en provenance de Mossaka arriverait le surlendemain vers sept heures et demie, mais que ce n’était qu’approximatif car souvent il lui arrivait d’être en retard de plusieurs heures. Mon cœur bondit de joie. Il me semblait que je ne pouvais vivre sans Apolline. Depuis son départ je trouvais tout le monde peu intéressant. Je profitai du temps qui m’était accordé pour lui chercher un cadeau. Habituellement, dans ces cas un amant s’ingénie à trouver ce qui peut satisfaire la coquetterie de celle à qui il pense.

Dans le cas précis, j'avais remarqué qu'Apolline avait des goûts pleins d'originalité et discrets et je craignis de mal choisir. D'autre part, les toilettes des femmes et les bijoux sont hors de portée pour un étudiant qui doit, sur sa bourse, nourrir sa famille. J'avais un ami sculpteur sur la route du Nord. J'empruntai à Samba son vélomoteur pour me rendre sur le lieu de travail de l'artiste. Celui-ci, en effet, avait dû fuir la foule et la famille de Poto-Poto qui ne comprenait pas que la création artistique n'est pas affaire de dilettantisme mais réclame un travail continu et solitaire. Je lui expliquai ce qui m'amenait. Il me guida dans mon choix et ne me fit payer que la moitié du prix de la pièce. C'était un masque.

Le jour indiqué, dès sept heures du matin, j'étais sur le port. J'avais amené un livre pour passer le temps, mais je relisais dix fois la même page sans être capable de dire à qui me l'aurait demandé ce que je venais de parcourir. En fait je regardais le Pool, de part et d'autre de l'île Mbamou, espérant apercevoir la silhouette du bateau. À huit heures et demie je me décidai à entrer dans un bureau et demander à un blanc si un retard était prévu.

— Mais de quel bateau parlez-vous ?

— Le *Fondère.*

— Le *Fondère ?* Mais il est arrivé depuis hier soir, mon bon Monsieur. D'ailleurs ce n'est pas à ce quai.

Il m'emmena dehors et me montra au loin, effectivement un bateau accosté.

Je courus immédiatement chez Apolline. Je me disais qu'elle avait dû arriver tard dans la nuit et qu'elle n'avait pas voulu me réveiller. Elle devait donc être encore à se reposer. Du port à la rue de la Louémé, il faut bien une heure.

Brazzaville est une ville en longueur faite pour les seuls privilégiés qui ont les moyens de s'acheter un véhicule. Je sautai donc dans un taxi. En pénétrant dans sa parcelle, je sentis battre mon cœur. Je frappai, mais personne ne vint m'ouvrir. Je fis le tour de la maison et ne trouvai qu'une vieille femme en train de piler son saca-saca. C'était la logeuse d'Apolline.

— Apolline n'est pas là, maman ?

— Oui !

— Elle est là ?

— Non. Elle est sortie pour elle, mon enfant.

— Elle n'a pas dit où elle se rendait ?

Elle avait dû aller chez moi. Je courus pour arriver avant qu'elle ne soit

repartie. Je ne fus pas plus heureux.

— Samba, personne n'est venu ici ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Mais puisque je te dis.

— Même quand tu dormais ?

— Eh ! ça va comme ça. Pour qui me prends-tu ? Tu crois que je suis Rockefeller pour dormir jusqu'à huit heures ? Et puis avec tout le bruit que tu as fait ce matin…

J'allai à la Fac. Je cherchai parmi son groupe des anglicistes mais ne la vis point. Je ne savais plus où aller, ni que faire. On se croit fort barricadé derrière le roc de ses habitudes, de sa philosophie, et il suffit d'un imprévu dans l'emploi du temps que l'on s'était fixé pour qu'on se trouve comme un homme tombé d'une caravane qui traverse le désert, ne sachant plus ni à quoi se raccrocher ni où se diriger. J'étais sûr qu'Apolline était dans Brazzaville et je n'arrivais pas à la retrouver. Mieux valait rentrer chez moi. Tôt ou tard elle viendrait m'y chercher. Lorsque j'arrivai, Samba n'était plus là. Je demandai aux voisins s'ils n'avaient vu personne frapper à la porte. Personne bien sûr n'était en mesure de me donner une réponse exacte. Cela ne fit que m'irriter. En ouvrant la porte je pensais trouver un mot glissé par en dessous, comme elle en avait l'habitude dans de semblables circonstances. Je fus encore déçu. J'essayai alors de me raisonner. Était-ce possible que moi qui avais si souvent soutenu qu'avec de quoi lire je pouvais tout supporter y compris l'écroulement du monde, je puisse ainsi être troublé par un rendez-vous manqué ? Les livres que j'essayai me parurent insipides. Je trouvai un paquet de cigarettes laissé par Jonas. Je le fumai presque entièrement. Par quatre fois, j'allai où logeait Apolline, mais ce fut en vain. Et je ne fis rien de la journée.

Je m'apprêtais à aller prendre le repas du soir au restaurant universitaire lorsqu'elle vint. Dans ma joie de la revoir, je ne songeai même plus à lui faire toutes les remontrances que j'avais en tête. Elle était là, je n'en demandais pas plus. Dès que nous fûmes dans ma chambre, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et peu après j'éteignis la lumière.

Je trouvai qu'Apolline se leva bien vite du lit. D'habitude c'est elle qui me retenait : « Les garçons, une fois satisfaits, vous ne pensez plus qu'à fumer et vous nous tournez le dos. » Cette fois-ci je me trouvais femme. Elle semblait avoir perdu la tendresse à laquelle elle m'avait habitué.

— Ça ne va pas ?

— Mais si.

— Non, je sens que tu es fâchée contre moi.

— Comme d'habitude tu te rends malheureux à trop t'analyser.

Je pensais que la vie allait reprendre comme avant les vacances. Mais Apolline attira mon attention sur la nécessité de travailler plus. Il n'y avait plus que quatre mois avant les examens. Et elle avait raison. Et je me disais que j'étais tombé bien bas pour que ce fût elle qui me le rappelât. Et je pensais que je l'avais déçue : elle s'était abandonnée à moi pour l'admiration qu'elle me portait et parce que j'étais le seul garçon qu'elle respectait sur le plan de la tête et du travail, et voici que je me révélais mou et banal au contact de l'amour. Je pris donc la résolution de me secouer tout en étant intérieurement fâché de l'entendre me mettre en garde contre ces délices vers lesquels elle m'avait entraîné avec la naïveté d'une enfant gâtée.

— Il faut que nous soyons sages maintenant. Nous ne devrons nous revoir que deux soirs par semaine.

Ce fut un choc. Mais j'étais habitué à m'astreindre à certaines règles, car j'y trouvais une satisfaction dans le dépassement auquel je parvenais ainsi. Nous nous mîmes donc d'accord sur les mercredis et les samedis. Mais deux semaines successives je dus m'astreindre à rester à la maison. Elle avait dû répondre dans la semaine à l'invitation d'une cousine qui la voyait de moins en moins et sortir avec une amie de Pointe-Noire qui était de passage ; elle s'était ennuyée et n'avait cessé de penser a moi, mais il fallait qu'elle rattrape, le samedi, ce temps perdu.

Apolline se rendait-elle compte que ce m'était là punition plus dure que les pénitences auxquelles nous étions quelquefois astreints au séminaire ? J'aimais les samedis soirs parce qu'ils me garantissaient la solitude dont j'avais besoin pour m'adonner à mon vice, la lecture. C'était le seul jour de la semaine où tout le monde était tellement préoccupé d'aller danser que personne n'aurait songé à venir vous déranger. Vous pouviez d'autre part lire jusqu'à une heure avancée, n'étant nullement obligé de vous réveiller de bonne heure le dimanche. Or depuis que j'avais rencontré Apolline, le samedi soir était devenu notre soirée par excellence. Habitué à boire de cette eau, je ne pouvais m'astreindre à revenir à l'ancien régime. Ce sentiment de frustration fit naître en moi quelques reproches à l'égard de celle qui m'était alors la personne la plus chère. Il m'arriva de le lui faire sentir.

— Depuis quelque temps je constate que tu es de plus en plus aimable à mon égard, me dit-elle.

Et aussitôt je me reprochais ma brutalité.

Quand nous sortions pour aller au cinéma ou en promenade – ce qui, je le répète, devenait de plus en plus rare – je remarquais qu'elle évitait que je lui prenne la main comme auparavant.

Un soir où nous devions sortir après que je l'en eus priée plusieurs fois, je l'attendis dans ma chambre, comme si je me disposais à passer toute la nuit devant ma table de travail.

— Tu n'es pas encore prêt ? Et l'on dit que ce sont les femmes qui mettent les hommes en retard.

Je ne me souviens pas de ce que je répondis. Mais ce fut assez sec. Elle en fut vexée et je faillis lui demander pardon. Mais j'étais décidé à tout clarifier. C'était la première scène que je lui faisais depuis le début de notre amour. Elle en pleura. En moi-même j'étais confondu car je n'aime pas voir les gens souffrir, je n'aime pas voir les gens pleurer. Et quand j'en suis la cause, cela me devient insupportable.

— Ce n'est pas ma faute, hoquetait-elle entre ses sanglots.

Quand elle fut en état de me parler, ce fut à son tour de me broyer le cœur involontairement.

Elle n'avait en fait pas passé de vacances. Dès le lendemain de son arrivée, elle avait subi les assauts répétés et successifs de son père, de sa mère et du conseil de famille. On savait qu'elle « vivait » avec un Lari. Ces gens à la tête dure en qui il ne fallait jamais avoir confiance. Et elle avait osé repousser complètement le diamantaire, qui pourtant était de Mossaka comme elle. Oubliait-elle que son père ne devait sa situation qu'à ce dernier ? Le père d'Apolline gérait, en effet, un magasin dont le propriétaire était l'ancien fiancé. Ces derniers temps il avait été menacé par son ex-futur gendre qui voulait lui enlever cette gérance qui, en réalité, était la dot de la jeune fille. Comment le père pourrait-il subvenir aux frais de scolarité des cinq sœurs d'Apolline ?

— Si cela ne tenait qu'à moi, je ne céderais pas. Je ne peux pas capituler devant ces vieux préjugés. Mais je ne me sens pas le droit de réduire mes parents à la mendicité et de compromettre l'avenir de mes sœurs. Et puis, sait-on jamais ? Avec leurs fétiches…

— Continue, Apolline. Dis ce que tu peux. Mes oreilles n'écoutent plus. Comment peux-tu ainsi parler sans te douter que tu m'assassines ?

Et moi aussi j'aurais eu à m'expliquer dans ma tribu. Et moi aussi j'aurais subi les pressions pour m'amener à t'abandonner. Je ne t'en ai jamais rien dit. Tout comme j'ai tu les maux que suscitait en moi la seule idée que le qu'en-dira-t-on religieux devait me désigner du doigt, parce que j'avais pris compagne à peine sorti du séminaire. Mon amour pour toi supposait aussi des combats contre le milieu et les préjugés que celui-ci suscite. C'était, m'imaginais-je, notre lot commun, et qu'il n'était pas besoin d'en parler. Va, je te croyais plus mûre, plus forte que moi. Puis-je sceller ma vie à plus frêle que moi quand le monde est fréquent en combats cruels ?

Son allusion aux fétiches ne me fit même pas rire. Nous sommes allés vers le fleuve. Il y avait là un hôtel. Nous sommes montés au dernier étage où une terrasse s'ouvrait sur le Stanley Pool. Nous suivions le rythme lent des multiples îles vertes qui vont comme une foule à l'enterrement vers le Djoué. Un jeune homme et une jeune fille buvaient ce soir-là devant deux verres. Ils étaient plein de tendresse l'un pour l'autre. Leurs yeux et leurs propos le chantaient. Ce que nous disions était d'un romantisme lugubre et résigné. Mais je me demande encore aujourd'hui si ce ne fut pas le soir où nous fûmes les plus délicats l'un pour l'autre. Nous avions vécu le temps de la passion. La société la condamnait au nom de la sagesse. Il fallait nous résigner. À quoi bon les sentiments mélodramatiques ? Nous étions trop cérébraux et de trop bon goût pour en arriver là. Nous nous aidions à avoir la force de n'être plus désormais l'un pour l'autre que de bons camarades. Du moins, le crûmes-nous un instant.

J'évitais d'aller suivre les cours, de peur de la rencontrer. Elle n'en manquait pas un. Je travaillais la maison. Mais ma chambre était pleine d'elle. Je ne pouvais y rester plus d'une heure. Je décidai d'aller à la bibliothèque. Par plusieurs fois je la rencontrai et ce me fut dur. Quand le hasard ne nous mettait pas face à face, je ne travaillais pas plus. Apolline était dans les yeux des copains. Même s'ils n'osaient pas me le dire, je sentais qu'ils remarquaient que celui qui paradait tant avec la belle Apolline se trouvait bien seul aujourd'hui. Ah ! Ah ! Ah ! J'entendais leurs ricanements intérieurs. C'est alors que je me mis à fréquenter beaucoup plus Kodia.

Cet instituteur avait par un travail solitaire et persévérant réussi à passer l'examen spécial d'entrée en faculté. À ce moment-là, détaché de la Fonction publique, il préparait sa licence de physique. Plus âgé que nous tous, il nous dépassait par sa maturité. C'était pour nous une manière de père jeune. Quelqu'un qui forçait notre respect, mais comprenait nos problèmes que nos pères véritables, hommes d'un autre âge, ne pouvaient pas soupçonner. Kodia était un grand militant. Il dirigeait le mouvement étudiant avec une flamme

communicative.

Alors que les autres militants – que j'appelais alors « les excités » – me parlaient pour un oui ou pour un non de l'impérialisme, Kodia, lui, m'interrogeait sur mes études. La philosophie l'intéressait et il me posait beaucoup de questions sur les philosophes tels que Husserl ou Kierkegaard qui, à mon avis, ne pouvaient présenter d'intérêt pour le marxiste-léniniste qu'il était. À partir de sujets apparemment aussi désengagés que la liberté ou la mort, il arrivait sans me heurter à me montrer la nécessité de la lutte anti-impérialiste, qui ne m'apparaissait plus alors comme un slogan, mais une attitude philosophique et, pour moi, fondamentale et vitale. Quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que c'était une sorte de Père Flandrin.

Un jour je m'ouvris à Kodia de mon aventure avec Apolline et lui expliquai que cela m'avait dévasté intérieurement. Il m'écouta en silence. Quand j'eus fini, il me regarda fixement, sortit une cigarette qu'il alluma avec le mégot qu'il terminait, et il me raconta son mariage. Qu'il vivait avec une femme qui ne se posait aucun des problèmes qui l'assaillaient pour l'avenir de l'Afrique et que c'était là son malheur.

— Pourtant je l'ai épousée contre le gré de ma famille, me dit-il.

— Mais la communauté de pensée qu'il n'y a pas entre toi et ta femme, c'est justement ce qui existait entre Apolline et moi. Et je sais qu'au Congo il n'y a pas pour l'instant deux filles comme elle.

Il me regarda, sourit et tira sur sa cigarette.

— Tu as peut-être raison. Mais à quoi bon te lamenter. Une assiette quand elle est cassée, c'est terminé, il faut la jeter. Certes, on peut la recoller, mais ce n'est plus la même assiette, et elle n'est plus telle qu'on l'aimait. Toutes tes pensées sont parasitaires. C'est comme l'homme qu'on a amputé d'un bras. Il peut s'attarder à se comparer aux autres et à regretter le temps où il avait deux bras. Ce serait humain et seul un cœur de bête se moquerait de lui. Mais ce manchot sera un malheureux, un aigri, désagréable à son entourage et à lui-même. Par contre, s'il s'éduque pour dépasser son infirmité, il rayonnera et sera heureux. C'est ton problème. Je comprends ta douleur, elle montre que ton cœur est riche. Mais si tu ne surmontes pas cela tu seras une épave.

— Ce n'est pas facile de raisonner quand il s'agit du cœur.

— C'est vrai. On n'oublie pas aussi facilement. Et si tu continues à vivre seul, tu ne pourras pas oublier.

Ces conversations quotidiennes firent peu à peu leur effet. Je me jetai dans le

syndicalisme étudiant. J’abandonnai même mes études. Au fond je voulais me faire distinguer. Être le leader dont la radio parlerait. Ce serait ma revanche. Chaque fois qu’ouvrant son poste Apolline entendrait citer mon nom, je troublerais sa tranquillité et elle en aurait la nostalgie.

Un jour l’Union m’a envoyé dans la Sangha. Je devais y faire une série d’exposés sur l’aliénation. Ce fut pour moi une redécouverte de mon pays. Ce furent peut-être les seuls huit jours où je ne pensais pas à elle.

Quand je revins, je trouvai sur ma table une enveloppe blanche. À l’intérieur une carte pliée en deux annonçait le mariage d’Apolline et de son diamantaire…

*

Aujourd’hui, il a neigé toute la journée. Je n’ai pas mis le nez dehors. Voici deux ans que je suis en Union soviétique, venu poursuivre mes études. Je suis loin du théâtre qui a dévasté mon cœur d’adolescent. Le travail nous mange entièrement et le train de la vie nous fait oublier nos mesquineries. Des filles, j’en ai connues ici aussi. Quelquefois de plus belles et de plus enrichissantes qu’Apolline. Mais j’ai toujours l’impression avec elle, que je me conduis comme tu l’étais avec moi, Apolline, dans nos meilleurs moments. Ma passion de l’étude est revenue depuis bien longtemps, et je partage l’idéal de ceux qui veulent un monde sans âme solitaire. Pourtant, quand il neige comme aujourd’hui, je repense à toi, Apolline, qui n’a jamais connu ce blanc parfait qui endort toute la terre et je me sens seul.

3 – MONSIEUR LE DÉPUTÉ

« … Le colonialisme a imposé un système économique qui a asservi nos sœurs. C'est à nous, les hommes, qu'il revient dans l'étape actuelle de libérer économiquement nos couches fondamentales en général, et nos femmes en particulier. (Applaudissements…) Nos femmes doivent avoir accès aux métiers auxquels elles ont droit. Il est inconcevable que dans un pays indépendant comme le nôtre, où des milliers de filles vont à l'école, les emplois de vendeuses dans les magasins ou de secrétaires ne reviennent qu'aux expatriées… (Applaudissements…) Sœurs, nous profitons de votre congrès, pour demander avec solennité à notre Assemblée nationale et à notre gouvernement ce qu'ils attendent pour passer une loi pour que les emplois de serveuses dans les bars et les boîtes de nuit soient définitivement réservés aux Africaines et interdits aux Européennes… (La salle se met debout et couvre l'orateur d'un tonnerre d'applaudissements.) Les salaires de nos femmes dans ces différents métiers doivent être égaux à ceux que percevaient les Européennes… (Tonnerre d'applaudissements…) Car comme le disait… euh !… euh !… comme le disait euh !… Enfin je crois bien que c'est La Fontaine… (Applaudissements…) Car, comme, disais-je, disait La Fontaine : « À travail égal, salaire égal » (Tonnerre d'applaudissements)… Il est temps aussi que cessent définitivement les préjugés qui font que certains pères, au nom d'une étroitesse d'esprit, refusent encore de faire continuer des études à leurs filles. La femme a les mêmes droits que l'homme. Certains hommes ne veulent toujours pas admettre cette vérité. C'est pourquoi je me retourne vers vous, mes sœurs, et vous dis que seules les femmes se libéreront elles-mêmes de la tyrannie masculine… (Applaudissements…) À l'heure du tribalisme, à l'heure où les hommes par le monde se tuent sans merci et comme des fous, je dis du haut de cette tribune que seule la femme nous aidera à dépasser les préjugés des tribus et à obtenir la paix du monde… (Applaudissements…) »

Le député Ngouakou-Ngouakou a parlé ainsi pendant vingt minutes, montre en main. Quand il a fini il s'éponge le front. La foule dans la salle de conférences de la Maison du Parti éclate littéralement de joie. Des hommes et des femmes se tapent sur le dos en grosse accolade, éclatent de rire et crient « Papa Ngouakou-Ngouakou ? » « Lui-même », répond une autre partie de la salle. Certaines femmes dansent sur place, tandis que les bébés qui sont dans leur

dos plissent le front d'être ainsi brusquement réveillés de leur sieste.

Le garde du corps enlève cérémonieusement l'écharpe du député, et prend la chemise où est mis en sandwich le discours que vient de prononcer Ngouakou-Ngouakou. La foule en liesse n'arrive pas à calmer son délire.

*

Il est maintenant vingt heures, Ngouakou-Ngouakou est rentré chez lui. Son boy se précipite prendre sa sacoche. Il se jette sur un fauteuil.

— Bouka-Bouka, viens voir papa.

Le gamin grimpe sur les genoux de son père, Ngouakou-Ngouakou le regarde avec fierté. C'est le seul garçon qu'il a. Son septième enfant.

— Papa, toi tu ne m'as pas acheté un Apollo XII.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Akpa en a un lui. Son père lui a acheté.

— Émilienne, crie Ngouakou-Ngouakou, Émilienne !

— Elle révise sa composition, crie la mère de la cuisine.

— Composition ? C'est pas en composant qu'elle apprendra à être agréable à son mari. Qu'elle m'apporte mes babouches.

— Écoute, Ngouakou-Ngouakou, soit un peu compréhensif avec cette pauvre enfant, dit la mère.

— Non mais, depuis quand les femmes ont-elles à faire des remarques à leur mari ? C'est toi maintenant qui va m'apprendre comment élever ma fille ?

— Tiens papa, voilà tes babouches, dit Bouka-Bouka.

— Ah merci mon fils. Toi au moins, tu penses à moi. Mais c'est quand même trop fort. Ce sont les hommes qui doivent travailler ici ?

— Émilienne !

Émilienne arrive tout effrayée.

— Alors ! Combien de fois faut-il t'appeler ?

— Mais… papa… pardon… Je n'entendais pas…

— Où était-tu ?

— Là, dans ma chambre.

— Dans ta chambre ? à rêver sans doute…

— Non papa, je révisais ma composition de mathématiques.

— Eh bien pour faire des mathématiques il ne faut pas rêver. Si tu faisais des mathématiques tu devais faire attention. Et quand on fait attention on entend les gens qui vous appellent… Apporte-moi mon whisky…

Émilienne va vers le buffet. Elle fait les gestes mécaniquement. Elle rêve à l'internat. Elle envie ses camarades qui sont loin de la férule familiale. Ce doit être bon de ne dépendre que de soi-même. Les parents, ils pensent vous aider avec leurs principes et ils ne voient même pas que vous les jugez. Ah ! tiens, la bouteille est presque vide. Émilienne cherche en vain à tous les étages du buffet.

— Alors, il vient ce whisky ?

— Il n'y en a plus.

— Il n'y en a plus, il n'y en a plus. Eh bien ! pendant deux jours je t'interdis de jouer avec les voisines.

— Mais ce n'est pas ma faute papa…

— Tu dois savoir que quand la bouteille est à moitié vide, il faut en racheter une autre. Qu'on m'apporte de la bière, alors !

Il allume son poste de télévision. Myriam Makeba chante. Il aime bien l'entendre, mais ce soir cela l'énerve. C'est en effet le film qu'on a enregistré lors de son dernier récital dans la ville. Ngouakou-Ngouakou le connaît par cœur, car on le passe au moins deux fois par semaine. Quand les programmateurs de la télévision sont à court d'imagination pour réaliser une émission, ils aiment bien ainsi passer un film qu'ils ont sous la main, même si on l'a déjà vu cent fois. Ngouakou-Ngouakou s'ennuie. Il regarde sa montre.

Quand peut-on passer à table ?

— Encore cinq minutes ! dit la mère, de la cuisine.

— J'ai faim.

— Mon riz n'est pas encore cuit !

— Toujours la même histoire. C'est jamais prêt quand vous voulez.

Myriam Makeba chante maintenant *Malaïka.* Là, Ngouakou-Ngouakou se laisse prendre. C'est le type de la belle chanson. Ensuite la chanteuse sud-africaine en entame une où elle fait claquer sa langue et où elle danse en faisant tanguer sa croupe comme un bateau sur les vagues.

— À table, crie la mère.

Ngouakou-Ngouakou ne répond pas.

— À table, ça va être froid.

Ngouakou-Ngouakou retient sa colère. Il n’aime pas qu’on crie lorsqu’il écoute la musique. Il va s’asseoir sur sa chaise, face au poste de télévision. Myriam continue à chanter.

— Encore du riz et de la viande en sauce ?

— En ce moment il n’y a pas grand-chose au marché.

— Pas grand-chose, il n’y a pas de poisson, non ?

— C’est bien la première fois que tu me fais une suggestion pour le menu. Varier le menu c’est bien joli, mais on ne peut le faire à l’infini. Quand le matin je te demande ce dont tu as envie, tu prends ton cartable et tu files au bureau.

— Il ne manquerait plus que ça. Tu trouves que je n’ai pas assez de choses auxquelles réfléchir. S’il faut encore m’occuper de cuisine ! Tu n’as pas à travailler au bureau, toi. C’est moi qui ramène l’argent.

— Si tu veux qu’on échange, ça sera avec plaisir.

— Mes activités ne sont pas des activités de femme. Je connais beaucoup de femmes qui rêvent d’être à ta place. Avoir un mari qui vous assure la cuisinière à gaz dernier modèle, le réfrigérateur, l’argent…

— L’argent ? Avec ce que tu me donnes par semaine, il faut bien se creuser la tête pour nourrir une grande famille comme la nôtre.

— On voit bien que ce n’est pas toi qui gagnes l’argent.

Le speaker présente maintenant les informations.

Il parle des nouvelles nationales.

— Taisez-vous, bon Dieu, que je puisse écouter.

— « Aujourd’hui s’est ouvert le congrès de la Fédération nationale des femmes avant-gardistes. Divers discours ont été prononcés. C’est le deuxième congrès de la Fédération depuis sa création. De nombreuses délégations d’invités sont venues des pays frères africains et des pays amis d’Europe, d’Amérique et d’Asie. »

Ngouakou-Ngouakou fulmine. Dès demain je vais voir le ministre de l’information pour qu’il me sanctionne ce speaker. Il n’a rien dit de mon discours. Il pousse son assiette en avant.

— Tiens, d’ailleurs, je n’ai plus faim. On parle de la guerre du Nigeria. Ngouakou-Ngouakou allume sa cigarette. Ils racontent toujours la même chose sur cette guerre.

— Et les filles, elles ne peuvent pas t’aider à faire la cuisine ou le ménage ?

Toi, Marcelline, par exemple ?

— Mais papa, j'ai beaucoup de travail.

— N'oublie pas que tu es une femme. Le premier travail d'une femme c'est le travail domestique.

— Enfin comprends, toi aussi, dit la mère, tu sais bien que Marcelline prépare son Bac cette année.

— Et vous croyez que c'est avec le Bac qu'elle retiendra son mari à la maison ? C'est avec de bons plats, oui. Avec autre chose aussi.

— Tu pourrais faire au moins attention à ce que tu dis.

— Oh papa, crie Bouka-Bouka, regardez.

La télévision montre de jeunes enfants biafrais. On dirait des squelettes avec de gros ventres. Le silence saisit toute la famille.

— Pourquoi ils sont laids comme ça ces enfants ?

— C'est pas de leur faute, corrige la mère.

Ngouakou-Ngouakou se lève. Il va dans sa chambre. Il jette ses habits en désordre sur le lit, tout en sifflant. Sa femme rangera cela dans l'armoire. Il met un pantalon gris clair et un mini-boubou en tissu pagne avec des galons dorés aux manches, aux poches et au col. Il se regarde dans la glace. Il a rajeuni. Il allume une cigarette et sort en sifflotant dans la nuit.

Le bar « Venez-Voir » se trouve presque à la sortie de la ville dans une rue sans lumière. Le bar, lui, a l'électricité pourtant. C'est que la patronne, Marguerite, est une jeune veuve d'une beauté remarquable. Traits réguliers du visage, seins qu'on devine bien plantés et décents sous la camisole, longues jambes de faon qu'on s'attarde à regarder quand elle met sa robe collante et ses souliers à talons. Certains la prennent pour une métisse, mais enfin ceux qui la connaissent depuis l'enfance savent que son teint a éclairci depuis qu'on vend certains produits américains. Bref, Marguerite est très recherchée. Et comme elle ne peut satisfaire tout le monde en même temps, elle a des cousines qui vivent là, presque aussi belles qu'elle. Ainsi lorsqu'une haute personnalité emmène à « Venez Voir » une bande de hautes personnalités en mission, il leur prouve son pouvoir en les laissant danser corps à corps avec Marguerite. Vers une heure du matin, il va lui parler à l'oreille. Alors elle va *faire ça* avec notre haute personnalité tandis que Marguerite donne l'ordre à chacune de ses cousines d'aller bien *faire ça* avec les hautes personnalités étrangères. C'est ainsi que Marguerite, en échange, obtient ce qu'elle veut. Il lui a suffi de deux mois

d’assiduité avec le ministre de l’Énergie pour obtenir l’électricité dans son bar.

Marie-Thérèse a dû prendre un taxi pour venir jusqu’ici. Elle a hésité un moment à entrer. L’énergie électrique n’est pas utilisée à éclairer la salle, mais pour l’électrophone. Les ampoules ont toutes été peintes en rouge, de sorte que ce sont des ombres rougeâtres qu’on voit se déplacer ou assises là-bas au comptoir. La salle est divisée en des espèces de petits compartiments séparés les uns des autres par des cloisons en bambou. Lorsque vous êtes dans un de ces compartiments, vous êtes à l’abri des regards indiscrets. Marie-Thérèse en choisit un et s’assoit là sur un petit banc d’osier très bas. Marguerite l’a vue. Elle fait un signe de tête à l’une de ses cousines qui en traînant les pieds par terre s’avance vers la nouvelle cliente.

— Non, je ne prends rien pour le moment. J’attends quelqu’un.

Quand la cousine revient vers le bar, un homme qui est assis là sur un haut tabouret la saisit et l’enlace à bras-le-corps pour danser la rumba. Aussitôt, la cousine perd sa nonchalance. Les deux bas-ventres sont en contact et se meuvent en rond en de larges mouvements de frottement. Ils n’ont plus rien à se cacher, pense Marie-Thérèse. Si la lumière n’était pas si tamisée, on verrait sans doute qu’ils ont les yeux clos. Le spectacle gêne un peu Marie-Thérèse.

À la fin de la danse, l’homme retourne au bar et plaisante avec toutes les cousines en éclatant de rire. Au morceau suivant il se dirige vers Marie-Thérèse. Il a l’air si sûr de lui et a des yeux si beaux qu’elle est paralysée.

— Non, monsieur.

— Je vous dégoûte alors ?

Elle tourne la tête. C’est à ce moment-là qu’entre Ngouakou-Ngouakou.

— Ah ! pardon monsieur le Député, pardon… Je ne savais pas…

Ngouakou-Ngouakou ne répond pas. Il tourne la tête et s’assoit. En lui-même, il marmonne : « C’est ce petit con de Bwala. Il va voir comment je m’appelle. »

La cousine est revenue.

Elle blague un moment avec monsieur le Député. Ce sont de vieilles connaissances. Il n’y a pas de protocole. Monsieur le député Ngouakou-Ngouakou est l’homme le plus simple du monde. C’est un enfant du peuple qui n’a pas peur de retourner en contact avec la masse. Il commande. Quand la serveuse revient avec le plateau de consommations et que Monsieur le député veut payer, la cousine dit que le monsieur du bar a déjà réglé.

Comme c’est une pachanga qu’on joue maintenant, Marie-Thérèse a envie de

danser. Mais il n’y a personne sur la piste et tout le monde au bar les regarde. Tous sourient. Sourire de voir une jeune fille qui exprime sa jeunesse à chaque note que joue l’orchestre, avec ses hanches, ses jambes, ses épaules, un large sourire sain aux lèvres. Sourire d’attendrissement aussi devant cet homme de cinquante ans, pour qui la calvitie et le ventre ne sont pas un problème, tant il danse allègrement ? L’homme au bar ne peut s’empêcher de remarquer :

— Oui, ma sœur, c’est ça l’Afrique. Notre négritude. La civilisation de la danse, en dépit des âges.

Mais le couple ne se soucie pas du bar, ils sont captivés l’un par l’autre.

Au bout de trois danses Ngouakou-Ngouakou veut s’en aller.

— Déjà ? dit-elle. On est bien ici. Tu ne trouves pas ?

— On sera mieux ailleurs.

Il la prend par le bras, la soulève et disparaît avec elle dans la nuit noire. Devant le *Relais-Hôtel* il répète à Marie-Thérèse :

— J’ai fait réserver une chambre au nom de mademoiselle Baker par mon secrétaire. Tu te présentes donc à la réception et tu prends ta clé. Tu m’attends dans ta chambre, je serai là dans quinze minutes.

Quand elle éteint la lumière, Marie-Thérèse se sent saisie par des bras musclés et solides. Elle sent les poils de ses bras se mêler à ceux des bras de l’homme. Son souffle est déjà coupé. C’est comme ça avec lui. Il ne caresse pas. Tout de suite il la pénètre. Elle ne peut s’empêcher de pousser un cri du fond de la gorge. Comme si elle pleurait.

— Je te fais mal ?

— Non au contraire.

Ses ongles entrent dans la chair de l’homme. Elle sent son gros museau qui parcourt son visage. Elle ne sait plus dire que des oui essoufflés. Et puis des choses qu’elle ne distingue pas elle-même. C’est toujours très long avec lui. Plus qu’avec les jeunes et elle aime ça. Elle se sait damnée, mais qu’importe. Elle vibre. Elle vit, elle est libre.

Quatre fois dans la nuit elle gémira ainsi avant de s’endormir, répétant à chaque fois : « Oh c’est bon… Tu n’as pas pitié de moi à tant me combler… »

Elle rêve que Ngouakou-Ngouakou est venu la chercher avec une grosse voiture américaine. Il est habillé de noir et tout joyeux. Il lui dit que sa femme est morte, qu’il revient de l’enterrement et qu’il vient la chercher pour l’emmener dans un autre pays. Elle n’ose y croire. Elle veut prendre quelques

pagnes et quelques robes, mais Ngouakou-Ngouakou lui dit qu'il ne faut pas perdre de temps.

Elle saute dans la voiture et Ngouakou-Ngouakou l'emmène à vive allure vers l'aéroport. Sur le chemin elle voit dans la rue beaucoup de gens qu'elle connaît et malgré la vitesse de la voiture, elle entend distinctement ce qu'ils disent. Ils jettent sur elle l'opprobre d'enlever un vieil homme à ses enfants et ils l'accusent d'avoir tué Madame Ngouakou-Ngouakou. Elle est tout en sueur quand elle parvient à l'aérodrome. Dans l'avion, il n'y a plus de place et on les a mis dans la cabine de pilotage. C'est Ngouakou-Ngouakou qui prend les commandes de l'appareil, il met en marche les réacteurs. L'avion roule sur la piste mais n'arrive jamais à s'élever à plus de trois mètres. On dirait que le chien noir qui poursuit Marie-Thérèse va réussir à sauter dans l'avion…

Marie-Thérèse se réveille et voit Ngouakou-Ngouakou debout, déjà habillé.

— Il faut que je rentre maintenant.

Elle lui tend les mains en lui souriant. Il vient s'asseoir au bord du lit. Il lui embrasse la tempe et dit :

— Allons. Il faut que je m'en aille.

— Mais j'ai quelque chose à te dire.

— Ah tu cherches encore à me retenir.

— Non c'est sérieux.

Elle a pris la main de l'homme qu'elle passe sous le drap et pose sur son ventre.

— Je crois que j'attends un enfant de toi.

— Quoi ?… Mais tu plaisantes…

— Non c'est sûr…

— Mais qui me prouve qu'il est de moi ?

Marie-Thérèse se tourne sur le ventre et la tête dans l'oreiller qu'elle mord, se met à pleurer. Elle tape le lit de ses deux poings, elle tape des pieds.

— Qu'est-ce qui te prend, petite ?

— Salaud, va-t'en, salaud, salaud…

*

Le soleil apparaît à l'horizon et monte lentement dans le ciel. Il fera chaud aujourd'hui sans doute. Ses rayons pénètrent par les fenêtres. Ainsi

Mademoiselle Ngouakou-Ngouakou est réveillée par la clarté du jour. Elle tourne comme chaque matin le bouton de son transistor pour écouter le poste national. Cela l’empêche de se rendormir. On donne les informations : hier le député Ngouakou-Ngouakou a fait une intervention à l’ouverture du congrès des femmes avant-gardistes. Il a mis accent sur la nécessité de libérer la femme qui n’est pas un être inférieur à l’homme.

4 – ANCIEN COMBATTANT

Peu de temps après le coup d'État, je me suis rendu compte que les jeunes officiers nous faisaient cocus. Ils avaient certes trouvé les arguments pour nous décider à entrer dans la conjuration contre le Président Takana, et nous n'avons pas hésité à risquer notre tête en préparant le complot. Il est vrai que ce fut facile de me convaincre. Je n'avais pas demandé un centime. L'atmosphère était devenue irrespirable au bout de trois ans de règne de Takana… Bien que le gouvernement ait eu des représentants de toutes les régions et de toutes les ethnies du pays, en fait, c'est le ministre de l'intérieur et un conseil clandestin de la tribu qui donnaient quotidiennement au président des directives sur les principales décisions à prendre. Comme je suis d'une tribu qui a toujours commandé à celle de Takana, la rébellion devenait pour moi un devoir. C'est dans ma région, en effet, qu'on a choisi, depuis l'arrivée des Blancs, les miliciens pour lutter contre les têtes dures qui ne voulaient ni payer l'impôt ni faire les corvées qu'ordonnaient les commandants français. Et je suis fils et petit-fils de chef, moi. Nous avons été depuis l'enfance habitués à commander dans la famille. Tandis que ce Takana – puisse-t-il pourrir dans la prison où nous l'avons jeté – c'est un fils d'esclave. Je connais la famille qui l'a acheté et lui a ainsi permis d'apprendre à lire et à écrire. C'est cette mentalité d'homme des basses classes qui l'a poussé à vouloir jouir de tout. Chaque plaisir était nouveau pour lui. C'est un peu ce qui l'a perdu d'ailleurs. Par exemple, il aimait trop les femmes. Il voulait toutes les voir dans son lit. Qu'elles fussent célibataires ou mariées, peu lui importait. Il s'estimait un droit de cuissage sur les citoyennes les plus fraîches et les plus éclatantes. Un jour à un cocktail il fut littéralement charmé par une jeune beauté qu'il ne connaissait pas. Elle avait ce soir-là un grand boubou sénégalais blanc et semblait sortir des mains du plus fin créateur. Il demanda qu'on la lui présente. C'était la femme d'un jeune lieutenant qui venait de rentrer. Il a tout fait, tout mis en branle pour que la belle accepte ses caresses. Rien ne la fit céder. De colère il fit muter le mari, commandant d'une zone en brousse à 1 200 kilomètres de la capitale. Et finalement il découvrit un complot où le lieutenant aurait trempé. Il appela la dame à qui il renouvela ses offres en échange de la liberté de son mari. Elle le gifla, dit-on. De rage il promit la mort au lieutenant. Il n'eut pas le temps de passer à exécution. Nous avons fait notre coup.

On m’a d’abord nommé ministre de la Défense. Il fallait voir comme on m’applaudissait. J’avoue que j’aimais me trouver dans les cortèges entourés des motards. D’ailleurs tous ces jeunes, aussi bien au Conseil révolutionnaire de libération qu’au gouvernement, ils n’avaient pas le sens du maintien que j’ai de manière innée. À son port de tête, on voit tout de suite si un homme est appelé ou non à de hautes destinées. Que ce soit au Conseil révolutionnaire de libération ou au gouvernement, je fus vite lassé par les bavardages. Ce n’est pas de ça dont notre pays a besoin. Ce qu’il lui faut dans l’étape actuelle c’est un homme à poigne. Oui, comme moi, qui donne des ordres et met tout le monde au travail, bien encadré par l’armée. Notre pays a besoin d’être militarisé, car comme disent les Blancs, nous aimons trop la palabre et pas assez l’effort.

J’avais déjà tout mon plan en tête. Je ferais venir, du Tchad, des anciens tirailleurs Saras comme assistants techniques dans notre armée. Ils seraient chargés de veiller au travail de toute cette négraille. Il y aurait des haut-parleurs dans chaque village et dans chaque rue, qui crieraient des mots d’ordre conçus par moi. Toute personne qui refuserait d’obéir recevrait une correction des tirailleurs Saras. En cas de récidive, elle serait simplement passée par les armes. À ce rythme je peux vous dire que ça marcherait au pas : une, deux, une… En quelques années nous aurions fait le bond en avant.

Mais, comme je le disais, ces gosses-là m’ont fait cocu. Alors que je me préparais à aller en mission en France pour voir le Général et lui demander son appui (je serais devenu général et entre collègues, nous nous serions mieux entendus…), ils ont fait un remaniement et m’ont envoyé comme ambassadeur ici en Algérie, pays où j’ai combattu, et gagné des galons dans les rangs de l’armée française.

Évidemment, c’est un gâteau que j’ai eu du mal à avaler, puisque je me suis battu pendant quatre ans contre les fellaghas tout comme je m’étais battu avant au Maroc et en Tunisie. C’est d’ailleurs là que j’ai gagné mes galons d’officier. Et eux ici ils ne parlent que de l’époque de la résistance, de leurs anciens maquisards, et patati et patata, que ce soit dans les discours officiels aussi bien que dans le privé.

Enfin, je m’y suis fait. Un jour je me suis confié à l’ambassadeur de France. Lui, il m’a très bien compris. Il m’a expliqué qu’il fallait passer au-dessus de tout cela. Pour lui, n’était-ce pas encore plus dur ? Il m’a introduit dans d’autres milieux, de Français et de diplomates, si bien que j’ai fini par préférer la vie d’ici à celle de notre petite capitale.

Et au-dessus de tout cela, il y a que j’aime Alger. C’est une grande ville, avec

de hautes maisons, de grandes rues, beaucoup de voitures et beaucoup de gens. Moi j'aime les grandes villes modernes avec de l'animation et où l'on reste anonyme. Dakar, Abidjan, Kinshasa, ça ce sont des capitales. Tenez, si j'avais pris le pouvoir (ça viendra peut-être un jour) moi j'aurais demandé aux Américains d'embellir ainsi notre capitale. J'aurais fait venir des Blancs riches, de partout dans le monde, pour qu'ils ouvrent de grands magasins comme à Paris.

Et puis Alger a de belles femmes. Oui monsieur ! Ça compte, ça. Ainsi, avant que la mienne ne vienne j'ai pu en connaître une, mon vieux. Si vous la voyiez… Elle s'appelle Nadia. Elle me rappelle certaines filles métisses de chez nous, avec sa peau d'osier verni. Mais nos métisses n'ont pas les cheveux aussi lisses. En plus, elle a des yeux si noirs qu'elle n'a pas besoin de les maquiller. C'est son regard qui m'a frappé.

Voilà six mois que je sors avec elle. Samedi dernier, je lui avais promis de remmener danser à Tipaza. Elle m'avait dit qu'un orchestre congolais y jouait pour la saison. Vous savez comme ils sont maîtres dans cet art, ces gens-là. Je ne pouvais pas lui refuser cela. D'ailleurs, quand elle vous regarde, il est impossible de lui dire non. J'ai donc prétexté un repas protocolaire entre hommes, pour laisser la femme à la maison. Nous avons dansé jusqu'à deux heures. Nous sommes ensuite allés dans un hôtel où j'avais loué une chambre. C'est vers trois heures du matin que je lui ai dit :

— Alors l'alouette, tu dors ?

— Alouette, pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

— Pour rien.

Elle remit sa tête sous mon aisselle. Mais j'eus l'impression qu'elle était tout à coup moins détendue. Puis quelque chose d'humide coula contre ma poitrine. Je crus d'abord que c'était la sueur qui venait du mélange de nos corps. Mais bientôt je dus me rendre à l'évidence : elle pleurait.

— Qu'as-tu ?

Elle ne répondit pas. Il n'était pas possible qu'elle m'en veuille. Je crois bien que je n'ai jamais été aussi délicat avec une fille qu'avec Nadia. Elle avait été si heureuse tout à l'heure.

Peut-être pleurait-elle de savoir que notre amour déboucherait dans un cul-de-sac, alors que visiblement il y avait entre nous une entente exceptionnelle. Il était maladroit de lui poser ainsi la question. Je me mis à l'embrasser partout. À caresser ses cheveux lisses comme de la soie, où mes doigts toujours se

plaisaient.

Finalement elle se dégagea et s’assit sur le lit. Non, ce n’est rien. Ce n’est pas de ta faute. C’est que ma mère m’appelait alouette.

— Et tu l’aimais, ta mère ?

— Bien sûr.

— Elle n’est plus ?

Nadia me raconta alors comment elle avait appris la mort de sa mère, Elle était au lycée à Oran. Son père était un responsable du réseau F.L.N. dans la région de Saïda, d’où ils étaient originaires. Son nom de guerre était Moustapha l’Éclair. Peu avant l’indépendance, les Français avaient pu avoir des indications plus précises sur lui. Un jour ils vinrent prendre sa mère pour une information. Ils l’emmenèrent en prison. Ils voulaient qu’elle dénonce son père ou quelqu’un du réseau. « C’était une femme remarquable, avec un courage que j’ai vu chez peu de gens. Elle n’a pas voulu dénoncer mon père. Je n’ai appris son arrestation que le samedi, quand je suis venue passer le week-end. Quand je suis rentrée au lycée, j’étais abattue. Je ne pouvais pas travailler dans cet internat plein de Françaises qui étaient les alliées de ceux qui, à la même heure, torturaient ma mère. Mais en même temps j’étais fière d’être la fille d’une femme qui était une héroïne. Au bout d’un mois, ils l’ont sortie. Ils n’avaient rien retenu contre elle. Mais elle avait changé. Elle, jadis si belle et fraîche, avait des cheveux blancs et des rides. À sa sortie de prison je ne suis plus retournée au lycée. Elle m’a fait évacuer sur le Maroc. Elle est partie dans la montagne. Non pas comme infirmière, mais comme combattante. Elle est morte les armes à la main, dans un combat contre l’armée colonialiste. »

— Dans la région de Saïda ? demandai-je.

— Oui.

— En quelle année ?

— En 1960.

Elle ajouta le mois.

Je me levai et m’habillai.

Nadia est une des rares personnes, ici en Algérie, à qui je n’ai pas dit que j’ai combattu dans ce pays. Mais moi non plus, je ne peux pas oublier ce combat que j’ai livré en 1960 face aux fellaghas. Ils se sont bien battus et sont tous morts sur place. Effectivement, il y avait une femme parmi leurs morts. Nadia, je ne te reverrai plus. Je ne peux plus pousser trop loin les conversations avec les gens de

ce pays, car je risque chaque jour de découvrir le parent ou l'ami cher de quelqu'un que j'ai tué ou fait tuer.

J'ai hâte qu'on me relève de mon poste.

5 – L’HONNÊTE HOMME

Peut-être bien que j’aurais dû me taire, ne pas faire mon rapport et laisser les chefs se débrouiller entre eux, car plus j’y pense, plus j’ai l’impression d’avoir livré un combat gratuit.

Que j’aie crié, argumenté, menacé ou pas, le résultat est le même. L’affaire est certainement classée aujourd’hui.

Ce matin-là, le directeur général m’avait appelé à son bureau.

— Dahounka, j’ai un travail urgent à vous demander. Rendez-vous immédiatement à Maxiville. Allez faire une enquête sur la situation de l’emploi et les perspectives d’avenir pour les dix prochaines années. Pour cela, voyez tous les documents. Si vous vous contentez d’interviewer les cadres européens, ils vous jetteront de la poudre aux yeux. Ils n’ont pas intérêt à ce que nous prenions nos dispositions pour les remplacer. Donc c’est à un travail de fouille que je vous envoie.

J’étais heureux de cette mission. Maxiville est à 300 kilomètres de la capitale et je n’y avais jamais été. C’est une cité surgie de terre depuis qu’on y a trouvé du cuivre. Dans cette région où ne vivait jadis personne, la Somian (la Société minière anonyme) a installé une cité qui tranche avec le paysage environnant. Vous quittez brusquement la brousse chevelue et abordez une cité aux pelouses soigneusement tondues dans un parc aux allées bien tracées avec une vingtaine de bungalows, disséminés en un savant désordre et tous plus coquets et confortables les uns que tes autres. Le monde moderne au milieu du monde sauvage. Tout a été prévu : le cinéma, le club, la piscine dont l’eau est verte comme de la dioptase et transparente comme une vitre, en une région où pourtant sévit la bilharziose. Il y a même un restaurant et deux villas de passage pour les personnalités que la compagnie invite, ou qui désirent jouir de la solitude des lieux. C’est ainsi que je fus logé mieux que je ne le suis habituellement dans ma maison. La villa qu’on m’affecta était petite, certes, mais d’un confort et d’une élégance réalisés par une série d’astuces, au demeurant fort simples. L’ingénieur qui me fit faire le tour du propriétaire semblait, à mon gré, trop insister sur cet aspect des choses comme pour souligner qu’avec rien on peut tout faire et que c’est ce qu’ignorent les Africains.

On me montra aussi toutes les réalisations sociales de la compagnie.

— Car, après tout, c’est pour ce pays (que nous aimons) que nous travaillons.

On avait construit pour les mineurs un quartier de cases à toits coniques que ces… (on s’était retenu) avaient vite salopées. C’est pour cela qu’on leur donnait aujourd’hui ainsi qu’à leurs femmes des cours d’alphabétisation gratuits qui étaient l’occasion de leur apprendre un certain nombre de règles de savoir-vivre. Eh ! ma foi c’est le pays qui en bénéficierait sans qu’il lui en coûte un sou. On avait aussi construit de charmantes salles de classe pour les enfants des ouvriers. Les maîtres étaient logés par la compagnie, les livres et fournitures pris en charge. Je ne crois pas non plus avoir vu dans tout le pays un hôpital aussi propre que l’infirmerie de Maxiville. Tous les quinze jours, systématiquement, une équipe de mineurs était soigneusement examinée. Un peu comme les astronautes. On me dit même qu’on leur donnait une ration alimentaire spéciale. Le travail est si dur là-bas qu’il faut les suralimenter.

Mais tout cela n’est possible qu’à cause des mines de cuivre. La compagnie prétend qu’elles lui rapportent chaque année vingt-huit milliards de francs C.F.A. C’est deux fois le budget de notre État. Comme nous sommes actionnaires, on nous en donne quatre milliards.

Le soir j’allai manger au restaurant de la Somian. Là dînaient tous les cadres célibataires. Lorsque j’entrai, j’eus l’impression d’être dans un paquebot. Le néon, les serveurs en veste blanche et pantalon noir, le bar garni de toutes les boissons que peut contenir une boîte de nuit à la page, les tables à nappe blanche, et les lourds couverts en argent, faisaient oublier que tout autour, des gens dormaient dans des huttes, sur des nattes à même le sol et sans autre lumière qu’une vieille lampe tempête. Celui qui m’avait accueilli dans l’après-midi m’invita à sa table. Il me présenta deux autres « cadres » qui mangeaient à la même table.

Au début nous n’eûmes pas grand-chose à nous dire.

— Vous ne prenez pas de soupe ?

— Non, merci.

— Vous avez tort, c’est l’une des choses où notre cuisine excelle…

— Le pain s’il vous plaît.

— Merci.

— Je vous en prie.

— Un peu de vin ?

C’est moi, je crois bien, qui finis par rompre la glace. Je ne sais plus très bien

à partir de quoi. Un moment vint où nous évoquâmes nos études et, la conversation se poursuivant, je découvris que l'un d'eux avait connu certains de mes condisciples de math-sup. L'entretien devint plus chaud. Mes interlocuteurs se montrèrent même familiers.

— Vous auriez dû dire plus tôt que vous aviez fait vos études en France.

Ce fut une véritable bagarre verbale pour savoir qui m'offrirait le digestif. Ils me supplièrent d'aller avec eux au cinéma du camp. J'avais plutôt envie de me retirer. Le voyage en Land Rover m'avait abattu, et je voulais avant de m'endormir profiter de ma solitude pour lire un roman que j'avais emporté dans mes bagages et que le mode de vie de la ville m'empêchait de lire.

— Vous n'avez rien d'autre à faire. Venez donc…

Comment expliquer à ces jeunes ingénieurs, venus dans ce bled gagner ce qui leur permettrait de s'affirmer dans la haute société de chez eux, que lire Chinua Achebe[4] est pour moi plus enivrant qu'une discussion avec des copains, qu'une nuit passée à danser ou un mauvais film américain ? La conversation que nous avions eue avait suffi pour me montrer que c'étaient des gars sympathiques, sans doute des copains honnêtes, incontestablement compétents dans leur métier, mais décevants dès qu'on abordait des sujets autres que la chimie ou la physique.

Je n'ai pas retenu le nom du film. Ni non plus le sujet. Je sais simplement que les ingénieurs rirent à gorge déployée. Ils se « dépolarisèrent », me dirent-ils ensuite. Ils ne remarquèrent même pas ma gêne lorsque sur l'écran apparut un gros nègre qui ouvrait des yeux ronds parce qu'il vit se déplacer ce qu'il avait cru être un mannequin. On lui faisait pousser des cris de fureur dans lesquels il jurait que c'était le diable jusqu'à ce qu'un Blanc, très calme, vînt l'apaiser et lui montrer sa sottise.

— Bonne nuit. C'était un bon film n'est-ce pas ?

C'est le lendemain matin que commença véritablement ma mission. Il me fallut plus d'une heure dans la salle d'attente pour être reçu par le directeur. Quand je lui expliquai le but de ma visite, il me répondit que ce n'était pas possible.

— Pourtant je suis envoyé ici par ordre du ministre, et celui-ci a contacté le préfet qui n'a vu aucune objection.

— Au terme de la convention que nous avons signée avec votre gouvernement, ce n'est pas possible.

— Monsieur le Directeur, je vous répète pourtant que je suis ici sur les ordres

du ministre.

— Quelle importance voulez-vous que puisse avoir pour moi les ordres d'un ministre au regard de la convention. Les ministres passent, mon cher. Pas la convention. Et celle-ci garantit l'inviolabilité des dossiers auxquels vous faites allusion.

Cela avait été dit avec le sourire, avec douceur même, voire un certain charme et une gentillesse telle que normalement la conversation aurait dû continuer. Mais il se trouve que pour moi le fond compte plus que la manière.

— Monsieur le Directeur, vous avez dit quelque chose de très grave.

Je ne sais plus comment je suis sorti de ce bureau…

*

— Vous dites que monsieur Vuillaume a bien prononcé ces paroles ?

— Je le confirme, monsieur le Préfet.

— Attention à ce que vous dites : voulez-vous bien répéter. Notez avec précision, madame Ngouoka… Ah ! mais c'est très grave. Ces Européens, ils se croient tout permis. Ils oublient que nous sommes indépendants.

Le préfet fit appeler d'urgence à son bureau monsieur Vuillaume, directeur de la Somian.

J'avais connu le préfet à l'internat du lycée. Ndoté était plus âgé que moi. Lorsque j'étais en troisième, il préparait déjà son baccalauréat, mais contrairement aux grands de sa classe il ne méprisait pas les bleus. Il était toujours souriant. Je souhaitais d'ailleurs devenir comme lui et garder cette simplicité qu'il avait alors à l'égard des petits, quand je serais moi-même en classe terminale. Lorsque nous jouions au football, Ndoté ne s'énervait jamais qu'il gagnât ou qu'il perdît. Si en disputant une balle il déséquilibrait son vis-à-vis, il revenait aussitôt son action terminée, s'excusait et s'inquiétait de savoir si ce dernier n'avait aucun mal. Quand il y avait des grèves contre le proviseur, il y participait toujours sans discussion mais ne criait pas « Gaston voleur ! Gaston colonialiste ! » car il était absolument étranger à sa nature d'injurier, même quelqu'un qui lui avait fait du mal. Ndoté était un brillant élève. On disait que depuis la sixième il avait toujours obtenu le prix d'excellence, et pourtant il avait coutume d'écouter avec patience et intérêt les bêtises que sortaient les cancres du genre de Faliko ou Samba le petit. C'était en vérité un bon camarade que Ndoté.

J'avais eu l'occasion de le retrouver lorsque nous faisions nos études en France. Il était sur le point de rentrer diplômé vétérinaire. Je le revois encore

animant chaque dimanche notre syndicat d'étudiants. Il fut un de ceux qui m'aidèrent le plus à me décomplexer et qui me firent comprendre la nécessité de l'indépendance (non pas de mon petit pays) mais de l'Afrique. Devant mon scepticisme il me convainquit que ce n'était pas une utopie. Il prenait ses exemples dans l'histoire du monde et de l'Asie. Et c'est à lui que je dois d'avoir compris qu'on ne pouvait parler de politique sans étudier constamment, et qu'on ne pouvait faire des études sans se poser des questions sur ce que devenait le monde, et au bout du compte faire de la politique. Je me souviens de sa phrase, que j'ai souvent répétée à mon tour, comme si je venais de la découvrir :

— Si tu ne fais pas la politique, tu la subiras.

Réflexion apparemment anodine mais qui avait eu un pouvoir persuasif, incommensurable, chez l'adolescent que j'étais et à qui ma mère avait toujours dit :

— Ne fais jamais de la politique, mon fils. Ce sont des histoires de filous et de bandits.

Quand vint la loi cadre et l'indépendance, Ndoté m'avait clairement expliqué que c'était une farce et que notre président de la République n'était qu'un valet de l'impérialisme français, et lorsqu'un un an plus tard, ne le voyant plus à la cité universitaire, j'appris qu'il était rentré au pays, j'eus peur qu'il ne fût arrêté.

Au bout de six mois je lus dans un journal qu'il était nommé ambassadeur en Tunisie. Je n'ai jamais compris. Et voici que je le retrouvais préfet de la région. Nous évoquâmes quelques souvenirs et ne parlâmes plus de l'incident qui m'avait amené vers lui.

— D'où es-tu déjà ? me demanda-t-il.

Ah mais c'est une belle commune. J'y vais quelquefois et je l'aime beaucoup. D'ailleurs ma femme voudrait que nous y achetions une maison.

— Incontestablement belle, dis-je. Mais on nous abandonne. Les rues en plein centre de la ville sont défoncées, aucune d'entre elles n'a été éclairée depuis cinq ans, le collège est insuffisant…

— Qui est maire ?

— Zabouna.

— Tiens, tiens, et avant lui ?

— C'était le vieil Ekodo.

— Ah ! mais il est mort maintenant.

— Oui.

— Ah ! mais c’est lui qui est responsable de la dégradation de la commune. Il ne faisait absolument rien.

Je ne sais pourquoi j’eus la désagréable impression que le préfet n’avait critiqué l’ancien maire que parce qu’il était mort.

Le téléphone sonna.

— Ah ! Oui. Très bien. Faites-le entrer.

Monsieur Vuillaume entra. Il avait une chemise de nylon qu’il portait au-dessus du pantalon, et ses pieds étaient nus dans des samaras.

Je trouve toujours ridicules nos hautes personnalités qui dans les cérémonies portent costumes sombres, en trois-pièces et cravate, quand même cet accoutrement les fait suer sous le soleil. Mais inversement je trouve inacceptable qu’un étranger se présente à une de nos autorités étatiques en tenue de plage. Et je crois que si j’avais été préfet, j’aurais mis monsieur Vuillaume à la porte, lui demandant d’aller s’habiller.

— Voyez-vous, monsieur Vuillaume, je vous ai appelé pour procéder à une vérification. Monsieur Dahounka ici présent, et avec qui vous avez eu déjà l’occasion de faire connaissance, je crois, est un envoyé des autorités centrales. Il a reçu mission de faire une enquête sur certains aspects de la gestion financière de la Somian. Or il semblerait que vous vous opposiez à lui montrer certains documents.

— Monsieur le Préfet, je crois avoir fait mon devoir. J’ai ouvert à la consultation de monsieur l’inspecteur général toutes les pièces dont j’avais la possibilité. Il semble que cela n’a pu le satisfaire et il m’a réclamé un certain nombre de documents qui sont considérés comme confidentiels et qu’il ne m’est pas possible de livrer sans l’accord du président-directeur général.

— Mais c’est l’État qui vous le demande, monsieur Vuillaume.

— Je n’en disconviens pas. Mais l’État devrait alors saisir notre président-directeur général qui me donnera le feu vert.

Ndoté hocha la tête d’un air compréhensif.

— Mais auriez-vous dit à Monsieur Dahounka que vous n’aviez que faire de notre gouvernement ?

— Pas tout à fait, monsieur le Préfet. Je crois plutôt avoir dit que j’étais désolé de ne pouvoir satisfaire le gouvernement, mais que c’était vis-à-vis de ma direction générale que j’avais des comptes à rendre.

Je ne pus m’empêcher de couper la parole pour dire que peu importait la

forme élégante dans laquelle cela avait été dit. Le citoyen que j'étais était blessé de voir qu'un ordre de mon gouvernement n'impressionnait pas plus un étranger. La conversation devint finalement un dialogue entre Vuillaume et moi. Le ton aigre-doux dès le départ frisait l'injure qui précède la bagarre. Par plusieurs fois, comme mes yeux cherchaient un assentiment dans les yeux de Ndoté, je me rendis compte qu'il était embêté et aurait souhaité disparaître derrière son bureau. Je ne sais comment il réussit à prendre la parole.

— Finalement ce n'est pas grave.

J'en demeurais interdit.

— Ce n'est pas grave… Une incompréhension quoi ? Certes monsieur Vuillaume aurait dû avoir un langage plus courtois. Mais, vous connaissant, je sais que vous n'avez pu songer à mal contre notre gouvernement. Quant à vous mon cher ami, je vous comprends parfaitement. Si notre ministre n'avait pas été pris de court et m'avait averti j'aurais pu vous introduire à la Somian sans accroc…

Ndoté fit ainsi un prêche de cinq minutes où il nous renvoyait dos à dos. Il finit par se lever et accompagner monsieur Vuillaume à la porte de son bureau. Je l'entendis dire :

— À ce soir…

— À ce soir ? s'étonna monsieur Vuillaume.

— Oui. Vous êtes bien invité chez madame de Créatrix. J'y serai, cher ami…

Et en lui ouvrant la porte il lui posa la main sur l'épaule.

— Que veux-tu, petit, on ne peut faire autrement… C'est un esprit colonialiste. Mais si on ne passe pas l'éponge ces gens-là feront un scandale et demain leur pays nous fera des représailles en nous diminuant l'aide… Ah ! mon cher, ce n'est pas facile… Mais s'il recommence, là je ne le louperai pas.

Plus j'y pense, moins j'ai envie de faire mon rapport. On le lira peut-être. On tapera du poing sur la table et puis on classera l'affaire. Vuillaume ne sera pas expulsé, la Somian continuera à faire fructifier ses affaires. Il y a en face de moi toute une machine sociale qu'il faudrait faire sauter. Je sais que cela viendra. Ce jour-là je ne sais ce qu'on fera d'un homme charmant et honnête comme Ndoté.

6 – L’AVANCE

— C’est pas bon, avait dit la petite en faisant la grimace.

— Mais si, Françoise. Regarde. Carmen avait elle-même avalé un quartier de mandarine, et fermé les yeux. La petite fille la regardait impassible.

— Mange tout.

Comme un prêtre l’hostie, Carmen présentait le quartier d’orange. La petite tourna la tête de profil, l’air hautain. Il était déjà sept heures du soir. Carmen avait hâte d’en finir avec son travail. Surtout qu’elle n’avait pas encore demandé à Madame…

Elle parlait d’un ton plus vif en faisant de gros yeux.

— Si tu ne manges pas, Françoise, je vais le dire à ta maman.

Mais la petite ne cédait pas plus.

Madame était dans le salon avec Monsieur et des amis qu’ils avaient invités à jouer au bridge. Elle avait déjà plusieurs fois recommandé à Carmen de ne jamais la déranger « quand elle était en société », selon son expression. Allait-elle malgré cela troubler la joyeuse assemblée ? Carmen ne craint pas les engueulades. Les gens élèvent la voix surtout pour soulager leurs nerfs. Et dans le cas de Madame, avait dit Ferdinand la sentinelle, comme son mari la bat, elle éprouve le besoin de prendre sa revanche sur la domesticité. Alors, à quoi bon lui en vouloir ? Autant encaisser en philosophe. Mais se faire ramasser devant d’autres personnes, des étrangers, c’est pire que si l’on vous giflait. Aussi préféra-t-elle attendre.

D’un autre côté, Madame a la fâcheuse habitude d’ensuite parler avec sa fille, comme avec une grande personne.

— Ma petite Françoise, qu’est-ce que tu as mangé ? Et la petite Françoise en faisant sa récitation se fera un plaisir de dire qu’elle n’a pas mangé de dessert parce que les mandarines que Carmen voulait lui donner n’étaient pas bonnes. Et Madame fera encore des remontrances de ne pas lui avoir signalé cela. Alors qu’elle lui a déjà expliqué que si l’enfant n’a pas de dessert, il risque de ne pas avoir une nourriture équilibrée, etc. Et Carmen a l’habitude d’écouter cela avec sérieux. Eux au village et là-bas à Makélékélé, ce qui leur importe c’est que l’enfant ait le ventre plein. S’il fallait s’occuper d’équilibre, on n’en finirait plus.

D’ailleurs, il faudrait que Carmen n’oublie pas de demander à Madame…

Il ne lui restait plus qu’une solution. Agir comme le faisait sa mère quand il fallait la faire manger. D’une main elle ouvrit la bouche de l’enfant et de l’autre y enfonça le quartier de fruit. Françoise hurla, il fallait s’y attendre. Elle continua. Françoise criait et étouffait dans sa rage. On entendait dans le couloir comme des coups de marteau sur les carreaux, c’était les souliers de Madame qui accourait. Carmen avait gagné.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Elle ne veut pas manger, Madame.

— Hé bien, ne la forcez pas. Pauvre petite, va. Prenez les raisins dans le frigidaire. Donnez-lui-en. Elle aime ça.

Madame prit la tête de la petite dans ses deux mains et l’embrassa plusieurs fois. Carmen est allée prendre le dessert européen. Au moment où elle revenait, comme elle a croisé Madame, elle a failli lui poser la question… Mais l’atmosphère n’y était pas…

Françoise a mangé les raisins avec plaisir. Ça doit être bon, car elle, habituellement si dissipée, devient sage et ne dit plus un mot lorsqu’elle mange ces fruits. Un jour il faudra que Carmen fauche un grain de ce truc-là, car elle n’en a jamais goûté.

Pendant que la petite mangeait, Carmen essuyait les fines coulées de larmes qui lui glissaient sur les joues. Au fond, elle l’aime beaucoup cette enfant. Depuis l’âge de deux mois c’est pratiquement elle qui l’élève. C’est autant sa fille que celle de Madame. Même si elle plaque ce boulot, ou si Madame la met à la porte, elle ne pourra s’empêcher de revenir de temps à autre pour voir comment pousse Françoise.

Ensuite, il a fallu lui faire faire pipi, la changer, et la coucher. Il était déjà sept heures trente. Il faisait nuit. Il fallait encore une heure pour arriver jusqu’à Makélékélé. Mais Françoise ne voulait pas que sa bonne parte. Elle a cette fâcheuse habitude. Il faut que Carmen lui chante une chanson pour qu’elle s’endorme.

Nguè kélé mwana ya mboté.
Dodo bébé
Dodo bébé

Quand c’est fini il faut en chanter une autre. Habituellement au milieu de la deuxième elle s’endort. Ce soir-là il a fallu en chanter trois. Carmen chantait et ses pensées étaient ailleurs. Elle pensait à Françoise qu’elle aimait comme son

fils, qui avait le même âge qu'elle et qui pourtant, lui, était déjà si différent. Françoise était pleine de santé et son fils à elle avait déjà failli mourir plusieurs fois. Rien n'intimidait Françoise, elle parlait aux grandes personnes avec assurance, donnait des ordres aux domestiques et se montrait déjà difficile sur le choix de ses robes. Son Hector à elle n'ose pas parler. Lorsqu'il est en présence d'un étranger, il devient aussitôt sauvage ou bête. Il a déjà des yeux malheureux. Et pourtant ils seront amenés à vivre la même époque. Pourront-ils se comprendre bien que parlant la même langue ? Carmen ne pense pas cela par jalousie. Non, elle voudrait qu'Hector soit « bien élevé », mais comment le pouvoir ?… C'est toute la société, toute la morale qu'il faudrait changer. Ce matin elle a bien failli ne pas venir au travail. Toute la nuit le gosse a pleuré. Il se plaignait du ventre. Il avait la diarrhée et il a vomi au moins trois fois. La première il a semblé soulagé. Mais la dernière il a même renvoyé de son petit estomac quelque chose de vert. Ensuite elle a senti que mécaniquement l'estomac même expulsait et que rien n'en sortait. L'enfant souffrait visiblement. Il avait du mal à respirer. Elle a senti la sueur sur son front. Elle a eu très peur. Elle a pensé aux deux enfants qu'elle avait déjà perdus. Elle s'est même affolée. Elle a failli aller réveiller sa mère qui dort dans la même clôture. Mais elle s'est retenue. Sa mère l'aurait immédiatement conduite chez le féticheur. Il en a été ainsi avec les deux autres. Et ils sont morts. Elle avait pourtant payé chaque fois l'équivalent de son salaire. Et après la mort, ce fut bien pire. Le féticheur avait conclu qu'elle perdait ses enfants parce qu'elle refusait depuis cinq ans le mari que ses parents voulaient lui donner. Et elle avait dû, en plus de sa douleur, subir les bêtises de toutes ces vieilles qui se relayaient auprès d'elle pour lui ressasser qu'elle devait se plier à la volonté, suivant le cas, de Dieu, des ancêtres, des esprits, ou de ses pauvres enfants, et qu'elle devrait fléchir. Qu'elle n'avait qu'à épouser Kitonga Flavien et que tout serait réglé. N'était-il pas un bon parti ? Ce chauffeur de l'administration avait en dehors des heures de service une véritable vie de patron. Possesseur de quatre taxis, il avait pu se faire construire un magasin et un bar à Ouenzé-Indochine. Kitonga Flavien pourrait lui permettre de ne plus travailler. Il avait d'ailleurs déjà deux femmes. L'une à Bacongo, l'autre à Ouenzé qui s'occupait des affaires du bar.

Tandis qu'elle songeait à tout cela, l'enfant s'était mis à l'appeler. Il voulait venir dormir sur sa natte. Il avait peur de rester seul. Tiendrait-il jusqu'au matin ? Il y a des gens qui, quand leur enfant est malade, peuvent aussitôt décrocher un appareil, faire un numéro et se présenter peu après au domicile du docteur. Celui-ci prend alors les mesures qui s'imposent ou rassurent. Tandis que pour nous les pauvres ! Les dispensaires les plus proches ne sont pas ouverts la

nuit. Aller à l'hôpital ? Vous êtes reçu par un infirmier qui se met en colère et vous fait une scène parce que vous avez osé le réveiller. Aller chez un médecin ? Les gens des beaux quartiers, à cette heure de la nuit, n'ouvrent pas leur porte à n'importe qui. D'ailleurs c'est son imagination qui l'entraîne. Aller chez un médecin privé nécessite de l'argent. À la fin, l'enfant s'était endormi au lever du jour. Quant à Carmen, il fallait qu'elle se lève pour aller chez ses patrons. De Makélékélé à Mpila elle a tous les jours deux heures à faire à pied. Et comme Madame veut qu'elle soit là à sept heures et demie au plus tard, il suffit de calculer…

Malgré la fatigue elle n'avait pas envie de rester dormir. Mais elle ne voulait pas non plus venir ce matin au travail. Elle aurait voulu aller à l'hôpital pour qu'on lui dise exactement ce qu'avait Hector. Quand il est malade Carmen n'aime pas le laisser seul : elle n'a pas l'esprit en paix. Une fois elle a essayé de l'emmener au travail, mais Madame lui a aussitôt dit qu'elle ne la payait pas pour garder son fils, mais sa fille. Elle savait bien que sa mère et les tantes allaient l'emmener voir le médecin. La famille est grande dans la tribu et un enfant, quoiqu'il arrive, n'y est jamais orphelin. Mais quand même elle croit que les enfants doivent être élevés par leur mère. Et nous sommes encore plus nécessaires à ceux que nous avons mis au monde lorsqu'ils sont malades.

Or, si elle avait consacré une journée à son fils cette fois, la patronne l'aurait mise à la porte et elle n'aurait plus eu de quoi vivre. C'est qu'elle a déjà été absente deux fois dans le mois. La première elle avait vraiment de la fièvre et elle a passé deux jours sur la natte. La deuxième c'était pour un enterrement. Madame s'était mise en colère.

— Carmen j'en ai assez. À chaque fois que j'ai besoin de vous, vous n'êtes pas là. On dirait que vous le faites exprès. Vous choisissez pour vous absenter les jours où j'ai pris des engagements. Ma chère, je vous préviens, si vous êtes encore absente une fois dans le mois, vous irez chercher du travail ailleurs.

Comment lui expliquer ? Carmen a bien essayé. Mais les Blancs, ils s'imaginent que lorsque nous ne venons pas au travail c'est aussitôt pour se reposer.

Et aujourd'hui la voici venue travailler malgré la maladie de son Hector. À midi, sa sœur lui a fait dire que le médecin avait prescrit une ordonnance. C'est toujours la même rengaine. Avec quoi payer ? Pourtant il faut que son Hector guérisse.

Et elle chante ce soir-là pour une petite fille à qui il ne manque rien et dont les parents jouent aux cartes avec des messieurs et des dames bien.

Quand Françoise a été endormie, Carmen est allée attendre dans la cuisine que les invités aient fini leur partie de bridge. Elle en a profité pour discuter avec Ferdinand, la vieille sentinelle.

Ce sont des moments qu'elle aime bien. Elle se soulage le cœur. Ils se disent les vices qu'ils ont découverts chez leurs maîtres. D'habitude, quand Ferdinand raconte les scènes qu'il a vécues, en les mimant, Carmen rit. Ce soir elle n'arrive pas à se départir de son sérieux. Et Ferdinand s'en aperçoit.

Finalement Madame est venue dans la cuisine.

— Comment, Carmen, vous n'êtes pas encore partie ?

C'était le moment le plus dur.

— Madame j'ai besoin d'argent.

Encore. Mais il y a à peine dix jours que je vous ai payée.

— Mon enfant est malade, il a besoin de médicaments.

— Tiens, voyez-moi ça. Et c'est moi la Sécurité sociale. Ça fait des enfants avant d'avoir un mari et après ça n'arrive même pas les élever.

— Madame, ce sont les Blancs qui disent comme vous…

— Il est malade, ce gosse ? C'est que vous ne voulez pas m'écouter. Je vous avais pourtant dit ce qu'il fallait lui donner à manger. Vous l'avez fait ?

— Non, Madame.

— Tiens, évidemment, c'est plus vite fait de lui bourrer le ventre avec votre sale manioc.

Que pouvait lui répondre Carmen ? Qu'elle a bien essayé le menu conseillé par Madame et que cela dépasse ses moyens ?

On dirait que Madame ne se rend pas compte qu'en une semaine elle donne le triple de la solde mensuelle de Carmen uniquement pour nourrir son mari, sa fille, elle et leur chat. Mais si la bonne lui avait répondu cela, elle l'aurait mise à la porte pour insolence.

— N'importe comment, je n'ai rien sur moi ce soir. Quand donc, vous, les indigènes, comprendrez que l'argent ça ne tombe pas du ciel ? Quand apprendrez-vous à faire des économies ?…

Et elle a parlé pendant encore longtemps. Carmen n'a pas tout compris. Quand les gens parlent le français trop vite, elle n'a pas le temps de traduire dans sa tête, alors elle débranche et se contente de faire oui de la tête. C'est le cas.

Peut-être cela a-t-il apitoyé Madame ?… Elle lui a donné de l'aspirine et a

promis cinq cents francs pour demain.

Alors, Carmen la négresse est partie. Elle a marché pour rentrer à Makélékélé. De Mpila à Makélékélé c'est loin. Aussi loin que du village d'où elle vient à l'école où on l'envoyait. Et on a le temps de penser.

Elle avait envie de courir, tant elle sentait qu'Hector avait besoin d'elle. Mais quand on n'a pas dormi toute une nuit et qu'on n'a eu qu'une tranche de manioc dans le ventre à midi, on ne peut pas courir. Elle a brusquement eu l'impression qu'Hector l'appelait. « Le pauvre petit. Quand il sera grand, m'aimera-t-il seulement ? Pour gagner notre manger je suis obligée de le laisser seul la journée. Peut-être qu'il m'en tiendra grief. Je me reproche de l'avoir laissé sans soins aussi longtemps. Parce que j'avais confiance en la médecine des Blancs et en leur bonté. Si maman me propose de l'emmener chez le féticheur cette nuit, je ne pourrai plus refuser. »

Et puis elle a repensé à tout ce que Madame lui a dit. Jamais elles ne se comprendront. Elle passe plus de temps avec elle qu'avec son fils. Madame lui fait entièrement confiance quand elle prend soin de sa fille et pourtant Carmen ne peut comprendre les réactions de Madame ni celle-ci découvrir ce qui se passe en sa bonne et le monde dans lequel celle-ci se débat. Carmen est pour elle une éternelle insouciante et une fille peu sérieuse.

« Comment vouloir que je fasse des économies avec cinq mille francs ? D'ailleurs le mois dernier elle ne m'a remis que quatre mille francs. Elle m'a retenu – comme tous les mois depuis six mois – les cinq cents francs avec lesquels je lui rembourse ma montre. Ma seule folie. Ensuite j'ai dû donner mille francs à la « tontine » de notre société, mille francs à ma mère, mille francs pour payer le retour au village de la tante et des cousins qui s'étaient incrustés chez nous depuis un mois. Il ne me restait que mille francs. Qu'est-ce que c'est mille francs ? Madame les dépense rien qu'en nourriture chaque jour. »

Les voitures passaient dans les rues mal éclairées. Celles qui croisaient Carmen l'éblouissaient, celles qui allaient dans le même sens qu'elle manquaient de l'écraser, et personne ne s'arrêtait pour la prendre. Et elle savait qu'au moins une voiture sur deux était conduite par un nègre comme elle. Aujourd'hui chacun va sa vie.

Ah ! pourvu que Madame n'oublie pas de lui donner l'argent des médicaments demain…

En entrant dans la rue Biza, elle entendit des cris de femmes dans le noir.

Mwana mounou mé kouenda hé !
Hector hé !
Mwana mounou mé kouenda hé !

Elle comprit que, médicament ou féticheur, il était trop tard.

Ah ! mon fils s’en est allé !
Ô mon Hector
Ah ! mon fils s’en est allé.

7 – LA BOUTEILLE DE WHISKY

Au quinzième étage de l'hôtel au bord du fleuve chocolat clair, Kalala se laisse envahir par le vent frais qui lui lave le visage. Il a même un peu froid. Impassible sur sa chaise, il aspire profondément une cigarette. Il est sur la terrasse à moins qu'il ne soit sur le fleuve ou ailleurs.

Le quinzième étage c'est celui du bar où chaque soir un orchestre local vient jouer pour les blancs de l'Assistance technique ou du Corps de la Paix. C'est pour cela qu'on n'entend pas ces rythmes du pays, qui vous secouent énergiquement les hanches. Aucun High-life, aucun air congolais, aucune biguine… Il faut jouer pour les Blancs. Des blues, du jerk, des rumbas, des valses. Une ou deux fois dans la nuit les musiciens exécutent bien une pachanga, mais ce sera pour se détendre. Le rythme les délassera et la gaucherie avec laquelle les Blancs danseront les morceaux afro-cubains les amusera. Mais pour l'heure, l'orchestre joue une musique qui ne correspond pas à son cœur. Les musiciens ne font pas l'amour avec leurs instruments. Ça se sent. Ils vendent leur musique pour le plaisir des centurions civils du Bas-Empire occidental du XX^{e} siècle. Ils se prostituent, songe Kalala.

L'orchestre vient de finir une valse. C'est le silence. Kalala entend maintenant comme un bruit de géante friture continue. Est-ce l'armée des climatiseurs de l'hôtel ou la chute de l'eau que font les rapides du fleuve au pied de l'hôtel ?

Kalala cherche le calme. Mais nulle part il ne le trouve. Partout, ce n'est que divertissement qui l'énerve et quand c'est le silence, dans ce qu'il voit autour de lui il y a toujours quelque chose qui le choque, qui réveille ses pensées, qui le révolte. S'il est venu ce soir au quinzième étage, ce n'est pas que l'ambiance des boîtes de nuit le repose. Il est venu là car il peut y trouver du whisky, cette boisson qu'il abhorre, tant elle est élément du décor colonial. Mais ce soir il lui en faut boire. Ce soir, après tout ce qu'il a supporté. Ce soir avant le rendez-vous.

Dès six heures ce matin, lorsqu'il s'est levé pour aller faire un footing dans la cour de l'hôpital avant d'aller voir ses malades, on l'attendait sur la véranda : c'était le cousin Pina, l'ivrogne. Celui dont il se demande toujours s'il doit le considérer comme un cousin ou bien comme une épave. Il n'était plus question de faire sa gymnastique. Kalala a failli lui crier que ce n'était pas l'heure pour

rendre visite aux gens. Mais peut-être y avait-il quelque chose de grave et valait-il mieux l'écouter d'abord.

Il l'embrassa.

— Qu'est-ce qui se passe Pina ?

— Tiens voilà, je t'ai apporté un canard et des ignames comme tu les aimes.

Il avait fallu ravaler sa colère et la rentrer au fond du ventre, remercier et sourire. Une fois de plus Pina avait gagné. Kalala ne trouverait donc jamais l'occasion de lui dire que l'alcool le détruisait ?

Pina s'était alors senti à l'aise. Il lui montra l'homme qui l'accompagnait.

— C'est un collègue que j'ai connu au cours normal. Voilà onze ans qu'il enseigne en brousse. Il ne s'est jamais plaint. Aujourd'hui, son inspecteur l'a affecté à un autre poste. Avec onze enfants tu te rends compte ce que cela fait…

Il y avait déjà trois semaines que la rentrée avait eu lieu. Kalala hocha la tête.

— Qui enseigne donc dans la classe qui vous est confiée ?

— Personne.

Kalala hocha à nouveau la tête. L'intéressé ne semblait avoir aucun drame de conscience mais réclamer seulement un droit.

— Et que veux-tu que je fasse ?

Ce fut Pina qui trouva la réponse.

— Le directeur du cabinet du ministre de l'Éducation nationale a été étudiant en même temps que toi. Vous vous connaissez. Je l'ai même vu une fois ici. Il est de la même tribu que nous. Alors je pense qu'il peut intervenir…

Le camarade de Pina prit le relais.

— La vérité, docteur, est que j'ai été nommé responsable du syndicat des enseignants de notre localité. Cela a fait piquer une colère à l'inspecteur. Comme il avait d'autre part un petit frère de sa tribu qu'il cherchait à faire venir dans cette localité pour lui servir d'espion, je devins, mon docteur, un article avarié qu'il fallait échanger contre un bon. Ainsi on a fait de moi une marchandise humaine sujette à des transactions occultes. Là où l'on veut m'envoyer est un lieu d'enfer où l'on envoie généralement les maîtres pour purger leur peine.

Grand Dieu, comme s'il ne pouvait pas parler plus simplement.

— Et les enfants qui sont dans cet enfer n'ont pas le droit à l'instruction ?

Kalala ne put se contenir plus longtemps. Il éclata. Il abandonna ses deux

visiteurs sur la véranda et s’en alla se préparer pour voir ses malades.

Il traversa la cour qui séparait son domicile du bâtiment à étages où il se rendait. C’était un des moments de la journée qu’il préférait. Le soleil n’était pas encore levé et l’air était frais. Il lui fouettait le visage et il sentait son sang qui se mettait à circuler. C’était quelques minutes de purification au cours desquelles Kalala avait la nostalgie de l’atmosphère de la pelouse d’entraînement par un matin frais.

Mais dès qu’il abordait l’escalier, il était toujours saisi par un mélange d’odeurs où l’on pouvait reconnaître celle de la sueur, des produits pharmaceutiques, des aliments, et même des excréments. Les malades, les infirmiers aussi bien que les garçons de salle semblaient ignorer l’importance de l’hygiène en ce lieu où elle aurait dû être une des principales préoccupations. C’était ainsi depuis qu’un « National » était à la tête de l’hôpital. Son premier soin avait été de muter une grande partie du personnel et de le remplacer par des membres de sa famille et de son village. De façon à avoir des gens qui lui étaient acquis à tous les échelons, avait-il dit. Le résultat, on le voyait, c’est que chacun en faisait à sa tête.

Kalala rendit visite à chacun des malades. Faute de place certains étaient deux par lit. On avait même renversé des armoires sur lesquelles on avait mis des draps et des couvertures pour y coucher d’autres. En passant devant chaque lit il se demandait s’il était un véritable médecin. En fait, il ne faisait que soulager. Car sortis de l'hôpital beaucoup retomberaient dans une situation qui favoriserait le retour de la maladie : alimentation insuffisante ou mauvaise, habitation insalubre, sans compter ceux dont la vie était déjà amputée parce que les conditions de leur enfance avaient marqué leur organisme de maux indélébiles. Et puis, il y avait l’ignorance et la superstition qui détruiraient toute l’œuvre de la science. Le traitement médical terminé le malade irait voir le féticheur et là… le véritable médecin était toute cette armée de malades. Voulait-elle oui ou non sortir de ce camp de concentration ? Était-elle prête à se donner une direction capable de la secouer ?

Kalala se revoyait encore quelques semaines auparavant sur la vaste véranda éclairée au néon du directeur de la Société d’énergie. Un condisciple du collège avec lequel ils avaient partagé le manioc et le poisson salé à l’internat : Nzodi. Il avait étudié dans les pays de l’Est pendant sept ans et il y avait obtenu ses diplômes d’ingénieur. Cette formation « derrière le rideau de fer » lui avait valu d’être mis à l’index à son arrivée. Mais Nzodi était du même village que le président – donc son frère. Nzodi fut le premier des jeunes cadres à expérimenter

qu’en Afrique les liens tribaux l’emportent sur les divergences idéologiques, fussent-elles de lutte de classes.

Ils étaient donc sur la véranda. Nzodi devant son whisky et soda, et Kalala devant son éternel jus d’orange. Kalala avait attendu deux bonnes heures que les autres visiteurs (qui d’ailleurs ne parlaient pas : ils avaient dû venir parce qu’ils avaient besoin d’argent) fussent partis, pour pouvoir aborder le vrai problème qu’il voulait soulever.

— Dis Nzodi, tu as entendu le discours que le « timonier » a prononcé dimanche ?

— Oui. Et il éclata de rire.

— Cela ne t’a pas effrayé ?

— Oh ! tu sais. Depuis que je suis rentré, plus rien ne m’étonne. Ce sont les ré-a-li-tés na-tio-na-les. La vérité est peut-être que je pense moins que je ne le faisais. Avec ce système de journée continue, je suis debout à cinq heures. À treize heures quand je sors je prends deux verres de whisky pour bien faire la sieste jusqu’à quatre heures de l’après-midi. Le soir je vais, avant la tombée de la nuit, au quartier prendre mon bain de foule et voir comme ont poussé les amies d’enfance. Je « milite » discrètement avec celles qui me plaisent et à sept heures je suis à la maison où je me consacre à ma femme jusqu’au matin. Mais la politique telle qu’on la conçoit ici, je préfère m’en détacher.

— Non, mais tu ne peux pas rester indifférent à ce discours quand même.

— Je te dis que je ne veux plus penser. Tous les Marx, Engels, Mao, que sais-je encore, je ne les ai pas sortis de mes malles depuis mon retour. Même les Shakespeare, Aragon, Césaire ou… Tolstoï. Je ne lis que des romans policiers. Je crois que si je lisais, ne serait-ce que Tolstoï et Gandhi, je serais obligé de me fabriquer des cocktails Molotov pour aller les balancer dans cette sacrée société… Qu’est-ce que j’y gagnerais ? Hein ?… Dis-moi… D’être arrêté, pendu sur la place publique, déclaré martyr ?… Mais où est la révolution dans tout ça ? Notre peuple n’est pas prêt, mon vieux. Tous, à part ma famille, viendraient applaudir le tyran. En Afrique c’est celui qui gagne qui a les applaudissements. Pas celui qui a raison. Aujourd’hui tu es président, je suis en prison, tout le monde t’applaudira comme « père de la nation » et moi je serai « le traître ». Demain tu tombes, je sors de prison, les mêmes qui t’acclamaient me décerneront le titre de héros national. Il n’y a, je te le dis, que la famille. Non pas parce qu’elle partage tes idées, mais par sentimentalisme animal. D’ailleurs si ton bourreau, après ta mort, la dédommage en argent, elle est satisfaite. Regarde Pauline Lumumba, aujourd’hui…

Kalala eut beaucoup de mal à revenir au discours du président.

— Mon cher, le « patron » est un vieux renard. Il connaît bien la masse. Il sait la prendre mieux que n'importe quel intellectuel que nous sommes.

Kalala essaya de lui montrer les dangers qu'il y avait justement par le fait que le « timonier » flattait certaines habitudes, certaines coutumes du peuple.

— Je crois que la coutume est statique. Elle ne fait pas avancer. Elle n'améliore pas une foule qui a besoin pourtant de se transformer. Et toute son attaque contre la « gent lettrée » c'est crier haro sur l'intellectuel, uniquement pour légitimer l'arrestation arbitraire de maître Epayo.

Maître Epayo était un jeune avocat, premier de la génération des premiers universitaires à être rentré. Le président l'avait, il y a six ans, fait arrêter pour complot contre la sûreté de l'État. Condamné à mort, on était resté deux ans sans nouvelle de lui. Puis sa peine avait été commuée en vingt ans de travaux forcés. Il y a un an, de retour d'un voyage aux États-Unis où il avait obtenu des promesses de dollars, le président l'avait fait bénéficier d'une amnistie.

Et voici qu'il y a une semaine, alors qu'il plaidait pour un voleur, maître Epayo avait déclaré au tribunal que « la situation économique et sociale de notre pays qui ne cesse de se dégrader est de jour en jour plus préoccupante. C'est ainsi qu'apparaît dans les villes un prolétariat auquel appartient mon client et qui vit en marge de la cité comme des nomades prêts à s'affronter avec les gens des beaux quartiers. Aujourd'hui il pratique le larcin… ».

Le greffier du tribunal était du même village que le président. Il avait ses entrées au palais de jour comme de nuit, même quand les ministres se voyaient refuser l'ouverture de la grille. À ce moment-là, il avait justement des ennuis d'argent : il lui fallait payer la clinique à sa maîtresse qui venait d'accoucher. Il alla donc présenter son rapport au chef de l'État qui constata qu'une fois de plus maître Epayo s'était permis de critiquer la politique économique et sociale du pays. Le greffier avait obtenu son enveloppe et, dans la nuit même, maître Epayo avait été arrêté à son domicile. Ce n'est qu'au bout de trois jours – dans son discours de dimanche dernier – que le président avait annoncé officiellement son arrestation et la découverte d'un nouveau complot, tramé par des agents à la solde d'une puissance totalitaire.

Nzodi connaissait bien maître Epayo. Avant que Nzodi n'aille étudier dans les pays socialistes ils avaient milité ensemble, en France, à la Feanf[5]. Nzodi était alors président de la section de Toulouse. Epayo était toujours présent aux réunions mais refusait systématiquement d'avoir des postes de responsabilités. Il

répondait invariablement :

— Je laisse cela à ceux qui ont une puissance de travail plus grande que la mienne… Mon premier devoir de militant est de terminer mes études le plus rapidement possible et de rentrer.

C'est alors Nzodi qui étiquetait Epayo parmi les étudiants suspects. Oui, Nzodi ne pouvait l'oublier. Souvent, songeant à cette époque, il pensait que c'était la meilleure. Celle, en tout cas, où il avait donné le meilleur de lui-même à ce qu'il estimait de plus généreux. Il se revoyait encore hébergeant les camarades algériens traqués, faisant du porte à porte pour obtenir des signatures à une pétition réclamant la mise en liberté de Djamila Bouhired – la première Algérienne à avoir placé une bombe dans un café pour l'indépendance de son pays. Chaque dimanche il vendait le journal du parti communiste français. Il passait des heures entières à convaincre ceux de ses compatriotes qui refusaient de signer une motion de protestation parce qu'ils craignaient la suppression de leur bourse.

Mais, à chaque fois que ces souvenirs le hantaient trop, Nzodi faisait appel au whisky.

Avait-il trahi ? Lui seul pouvait le savoir. Toujours est-il que lorsqu'un ancien camarade lui posait cette question il répondait que non, bien sûr. Mais qu'il était confronté aux réalités nationales. Qu'il faisait partie d'une génération sacrifiée. Parce que celle-ci devait s'user à de lourdes responsabilités et parce que la génération suivante qui, elle, faisait la révolution ne comprendrait pas des gens comme Nzodi.

Les paroles de Kalala lui parvenaient comme à travers un rêve irréel qui l'aurait agité dans son sommeil.

— … J'ai pensé, encore une fois, que nous n'avions pas le droit de laisser maître Epayo dans cette situation. Quelque faibles que soient nos moyens nous devons faire quelque chose qui réveille l'opinion, qui oblige à penser et lui propose une conduite différente du courtisanisme qui a cours en ce moment.

Il sortit de son cartable un stencil qu'il déroula sur la table et présenta un stylet à Nzodi.

— Vas-y. Il faut que tu signes. C'est une pétition. Nous sommes déjà trois à l'avoir signée. Si quinze anciens étudiants mettent leur griffe au bas de ce texte « il » ne pourra pas nous arrêter. Il faut signer, mon vieux.

Nzodi ne répondit rien. Il enleva le bouchon de la bouteille de whisky et tendit le goulot vers Kalala.

Celui-ci mit sa main sur son verre. Nzodi se versa une rasade et but une gorgée. Il alluma ensuite une cigarette et aspira une profonde bouffée. Le silence fut long, gênant.

— Tu sais, commença Nzodi, ces choses-là, on ne sait jamais bien ce qu'il y a derrière… Peut-être bien que… je ne veux pas dire qu'Epayo a comploté… mais peut-être bien qu'il a préparé quelque chose… Et, est-ce qu'il nous a consultés ? Nous ne pouvons pas aller ainsi nous compromettre avec quelqu'un dont nous ne savons pas en fin de compte pour qui et avec qui il travaille. Je crois que le mieux c'est de constituer une délégation de deux ou trois pour aller voir le chef de l'État et lui demander de nous donner des explications. Mais vouloir employer ici les méthodes de France… (il secoua la tête pour dire non). Finalement Kalala se leva et prit congé de Nzodi.

Le lendemain, Kalala eut à rendre visite à six autres anciens étudiants. Tous avaient oublié le langage qu'ils avaient aux lèvres en climat tempéré. Ici, chacun faisait preuve d'une très grande sagesse. Étrange sagesse, en vérité.

Finalement il retourna chez Nzodi. Il lui demanda d'obtenir une audience auprès du chef de l'État.

*

Ils étaient dans la salle d'attente de l'ancien gouvernement général. Kalala et Nzodi transpiraient sous le costume qu'ils avaient dû mettre pour être corrects devant le chef de l'État. En face deux, un colonel français et un autre militaire qui n'avait pas pris la peine de mettre ses galons étaient en bras de chemise. Le colonel regardait souvent les deux amis comme s'ils avaient pénétré dans un lieu sacré auquel ils ne devraient pas avoir accès. De temps à autre passait dans le couloir un Européen qui, apercevant le colonel, s'arrêtait et venait lui présenter ses respects. Nzodi expliqua que c'étaient les divers conseillers techniques du président. Il semblait que le palais n'était habité que par eux. Nzodi expliqua à Kalala qu'il ne fallait pas s'en offusquer outre mesure. Ces gens-là connaissent bien notre pays et l'aiment. C'est malheureux à dire, mais ils sont plus compétents que nos nationaux. D'ailleurs, avec tous les voyages que fait le président à l'extérieur « pour notre prestige international », l'appareil de l'État ne fonctionnerait pas, si ces conseillers n'assuraient la continuité et la stabilité.

Deux Européens, toujours en bras de chemise, sortirent du bureau présidentiel. Ils avaient un rire bête et heureux au visage. C'était, à leur allure, sûrement des anciens paras venus en Afrique à l'époque coloniale, et qui, démobilisés sur place, avaient fait fortune dans quelque entreprise de la place.

Kalala reconnut en eux cette mentalité des coqs de faubourg qui, en France, ne leur aurait pas permis de se présenter devant un simple instituteur sans bredouiller. Ici ils étaient reçus au moins une fois par mois par le chef de l'État, et n'éprouvaient pas le besoin, à cette occasion, de se mettre ne fût-ce qu'une cravate. Ils n'en estimaient pas plus les habitants du pays dont ils étaient les hôtes. Leur mentalité n'avait pas évolué d'un pouce depuis l'indépendance. Pour l'heure ils avaient chacun à la main la maquette d'une villa de très haut standing.

— Alors, interrogea le colonel, c'est laquelle ?

— Les deux.

Celui qui avait répondu avait pris un air de « je n'en reviens pas ». Il voulait paraître naïf mais n'arrivait pas à cacher la joie qu'il éprouvait devant la perspective de ce profit inespéré. Le colonel, avec la dignité propre à sa caste, se contenta de hocher la tête.

Ce soir toute la colonie française saurait que le président allait se faire construire deux villas personnelles.

La secrétaire particulière du chef de l'État (c'était aussi une Française, jeune et belle et, disait-on, pleine d'admiration pour son patron), apparut et annonça au colonel que c'était son tour d'être reçu.

Soudain le ministre de l'Agriculture fit son entrée. Il parlait haut et fort avec un conseiller technique qui lui disait :

— Je serais étonné que le président puisse vous recevoir. Il a un emploi du temps fort chargé aujourd'hui.

Le ministre passa outre. Il pénétra dans le secrétariat. Mais dix minutes après on le vit ressortir le visage fâché, sans doute de n'avoir pas pu obtenir son audience.

Ce n'est que deux heures après l'heure fixée que Kalala et Nzodi fuient reçus.

Le président leur montra les chaises qui étaient devant son bureau. Ce fut Nzodi qui le premier parla. Il présenta l'objet de la visite avec tellement de sourire et de miel que Kalala ne put s'empêcher de prendre à son tour la parole.

— Si vous permettez… Monsieur le Président… je voudrais préciser. Sur un ton courtois il mit au contenu de ses questions une fermeté qui fit sortir le président de son impassibilité.

— Vous voulez des preuves ? Il appuya sur un bouton. Monsieur le directeur de cabinet vous allez m'apporter le dossier Epayo.

Le président parla. Et au fur et à mesure qu'il parlait, son ton s'échauffait. Il

parla de nos traditions. Des idées totalitaires introduites de l'extérieur et qui n'avaient rien à voir avec notre philosophie et les valeurs traditionnelles du monde nègre.

— Epayo est un brigand qui veut introduire ici le communisme avec les Chinois qui viendront par millions. Eh bien, non. Il s'était levé et frappait sur la table. Tant que je serai là et que le peuple aura la chance de m'avoir pour guide je préserverai la civilisation de l'intérieur face aux influences corruptrices du monde blanc et jaune. Le sens de la palabre dialoguale, de l'hospitalité et le primat de l'être sur l'avoir. Comment voulez-vous qu'avec le socialisme scientifique se préserve la joie naturelle de vivre du monde nègre ? Ils veulent détruire notre sens de l'interdépendance et le respect de l'aîné, ressort prestigieux des styles et le symbolisme à appartenance cosmique, la valeur de la foi enfin et les valeurs audiovisuelles. Ce jeune homme eut un fruit pourri. Et si vous laissez un pamplemousse véreux dans un panier rempli de pamplemousses sains, tous seront rapidement infectés. Il faut, aussi beau soit-il, jeter immédiatement le pamplemousse pourri.

Le directeur de cabinet revint avec une chemise au demeurant fort plate. Il la présenta au président qui, poussant un cri de victoire et l'ouvrant, étala le « dossier » Epayo.

Kalala vit d'abord une lettre anonyme datée de Paris et qui citait au président le nom des principaux communistes dangereux. Le nom d'Epayo y figurait. Il y avait une fiche de police disant qu'on avait vu maître Epayo à l'aérodrome venir saluer un haut fonctionnaire guinéen en transit. Une autre fiche faisait remarquer qu'on ne savait pas ce qui se passait dans son cabinet de travail où des gens qui se prétendaient être ses clients défilaient toute la journée. Ils étaient, en fait, ses agents à l'intérieur du pays. Un indicateur de police avait une fois pénétré dans ce cabinet, mais maître Epayo, qui était très intelligent, n'avait rien dévoilé. Enfin il y avait une photocopie d'une lettre qu'Epayo aurait envoyée en France à un étudiant de sa famille où étaient soulignées les phrases suivantes : « Ici, tout va normalement. Le « timonier » guide comme il peut, plus comme un piroguier que comme un pilote de navire moderne. Mais l'équipage corrompu lui est soumis et les passagers n'osent rien dire. Nous attendons que le bateau fasse naufrage pour en présenter un autre… »

— Et ce n'est pas tout, rugissait le chef de l'État. Dans un dîner avec des étrangers, il a dit qu'un instituteur ne pouvait gouverner un État. Et l'autre jour au palais de Justice il a proclamé que la situation économique et politique était pourrie et qu'en conséquence il fallait faire la révolution.

Après cela il les avait soumis à l'audition d'une bande magnétique qui aurait été l'aveu d'Epayo. À la vérité, Kalala n'avait pas reconnu la voix de son ami. Et pouvait-on considérer le magnétophone comme une preuve ?

C'est un Kalala abattu et révolté qui sortit du palais.

— Tu vois, conclut Nzodi, il valait mieux se renseigner d'abord.

Kalala lui dit au revoir froidement. Il retourna à l'hôpital, ne mangea pas et alla immédiatement dans son cabinet de consultation.

*

Kalala regarda sa montre. Il serait bientôt minuit. Le nombre des clients avait augmenté dans le dancing. Il remarqua à une table quatre filles en perruques et pantalons en train de fumer. Elles avaient certainement envie de danser le be-bop que jouait maintenant l'orchestre. Il alla inviter la plus mince qui avait une perruque à la garçonne. C'était bon de danser cet air de Charlie Parker qui lui rappelait l'époque des caves où le jazz était roi. L'aspect sportif de la danse lui procurait d'autre part cette détente dont il avait besoin. Kalala dansait de tout son cœur. Il fit toutes les figures qu'il connaissait. Cela plaisait visiblement à la fille qui sous son air digne, le port de tête haut, avait ainsi l'occasion de montrer ce qu'elle savait faire. À la reprise, bien qu'épuisé, Kalala recommença. Il fallait que le plus de gens possible le remarquent et puissent au besoin témoigner qu'il avait passé ta nuit au dancing du *Riverside*.

Après ta danse il déposa l'argent dans l'assiette sous le papier de l'addition. Il profita de ce que tout le monde dansait et de ce qu'on avait éteint les lumières à l'occasion d'un slow pour sortir. En bas, à cent mètres de l'hôtel, il vit une 404 noire, en stationnement, les lanternes allumées. C'était la voiture. Il alluma une cigarette et alla d'un pas tranquille dans cette direction. Arrivé à la hauteur de la 404, une portière s'ouvrit. Il se glissa sur le siège et la voiture démarra.

Kalala reconnut à l'arrière deux des camarades avec qui il avait eu à travailler ces derniers jours. L'un d'eux lui passa son paquet de tracts.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la cité africaine, tout le monde dormait. Ils quittèrent la voie principale et empruntèrent les rues non goudronnées et sans réverbères. Alors les trois qui ne conduisaient pas se mirent, par la fenêtre, à semer sur leur chemin les tracts qu'ils avaient conçus, tapés et ronéotypés eux-mêmes. Deux autres groupes faisaient le même travail dans d'autres quartiers. Quelle surprise lorsque demain matin les citadins trouveraient cela sur le pas de leur porte. Quelle colère pour le président !… Il y avait un quart d'heure qu'ils tournaient. Il ne leur restait plus qu'une rue à faire. Celui qui conduisait vit alors

qu’une voiture les suivait. Ils cessèrent de jeter leurs papiers. Le conducteur ralentit pour laisser passer la voiture qui venait derrière. Mais celle-ci ralentit aussi. Il accéléra. Elle accéléra. Ce devait être la police. Ce fut alors une véritable chasse. Les poursuivants avaient beaucoup de mal. Soudain le conducteur cria :

— Merde !

Il venait de s’apercevoir qu’il avait pris une rue en cul-de-sac car à cent mètres de lui, un panneau « Rue barrée – Travaux » l’obligea à donner un grand coup de frein.

Il n’y avait plus qu’à descendre du véhicule.

— Les mains en l’air.

On braqua des lampes torches sur leur visage. Il y avait un officier de police français et trois policiers africains, mitraillettes au poing.

On les injuria. On injuria leur mère. On les obligea à monter dans le véhicule qui les avait suivis et qui était un fourgon cellulaire.

À la vérité Kalala atterrit à l’intérieur sur le ventre, car un des policiers lui avait donné un coup de crosse dans le dos. La douleur le brûla.

Il regarda ses mains. Elles étaient prisonnières de menottes. Mais en lui, il se sentit léger, libre, comme il l’était dans son enfance chaque fois qu’il revenait de la confession. C’était l’essentiel… meilleur que le whisky et le be-bop de tout à l’heure.

8 – LE COMPLOT

Comment expliquer aux collègues qu'il ne faut pas ?…

J'en étais pourtant certain. Voici deux ans que je fais des rapports sur lui. Le directeur n'y accordait jamais aucune importance. Lorsqu'il faisait la synthèse, tout ce qui concernait le docteur Mobata était écarté. Il n'y avait, à son avis, jamais suffisamment de preuves.

Pourquoi cette attitude ? Car Mobata et lui n'étaient pas de la même tribu, après tout.

Mais cette fois-ci j'avais la bonne information qui me permettait d'arrêter cet agent de Moscou, et de prouver que les communistes et une puissance étrangère étaient à l'origine de l'affaire. À quelques mois des élections présidentielles, cela devait me valoir une promotion.

Je frémissais de joie. Je recherchais les doubles de tous mes rapports sur le docteur pour les brandir au patron. Je n'avais cessé de lui rappeler que Mobata était un communiste. Qu'il organisait un réseau et que bien souvent, sous le couvert de la consultation, c'étaient des réunions qui se tenaient dans son cabinet.

D'ailleurs, le directeur lui-même ne niait pas que Mobata était un rouge, un communiste fieffé. N'avait-il pas fait ses études chez les Soviets ? C'était porté sur son fichier. Et malgré cela, le directeur le couvrait en disant que c'était un cadre valable, que nous en avions peu et qu'on ne peut enlever à un homme ses idées ; que penser communiste ne constituait pas un délit tant qu'on ne tentait pas de s'organiser en mouvement clandestin pour renverser le pouvoir en place. Selon lui, le docteur était un idéaliste qui en viendrait à des idées politiques plus raisonnables avec l'expérience et le temps. Qu'en tout état de cause, le meilleur moyen de favoriser cette évolution était de ne pas le persécuter.

Et voici qu'arrivait cette affaire. Un complot devait mettre le pays à feu et à sang et renverser le régime. Le responsable, Nabangou, avait réussi à fuir, mais le gros des commandos chargés de passer à l'action était entre nos mains.

J'avais d'abord flairé quelque chose lorsque l'un de nos gars m'avait signalé qu'on avait trouvé le nom du docteur Mobata sur le carnet d'un des conjurés. Évidemment, cet indice, pris isolément, ne prouvait rien. Mais voici qu'était

venu déposer le boy de Mobata. Il prétendait que Nabangou, la tête du complot, avait été reçu en consultation tous les jours de la semaine précédant la tentative et que chaque fois le docteur l'avait gardé près d'une heure, ce qu'il n'avait pas l'habitude de faire avec les autres clients.

Cette fois-ci les choses étaient sans bavures. Je ne tenais plus en place et je ne voulais pas que l'oiseau s'envolât. J'ai décidé d'aller moi-même à la tête du groupe qui devait l'arrêter. D'ailleurs, si cela n'avait tenu qu'à moi, on l'aurait fait immédiatement. Mais une fois encore, le directeur a retardé l'opération avec ces arguments d'intellectuels qu'on leur a fourrés dans la tête lorsqu'ils ont été faire leurs études et leurs stages en Europe. « On ne pouvait arrêter au domicile durant la nuit… » Il a donc fallu attendre jusqu'au matin. La nuit me fut longue.

Il n'a pas protesté, comme s'il savait que nous avions les nerfs à fleur de peau et que nous attendions la moindre occasion pour lui foutre sur la gueule. Il a pris tout son temps. Sans doute pour bien affirmer qu'il n'avait pas peur. Il a embrassé sa femme qui s'est accrochée un moment à lui. Il lui a dit quelque chose que je n'ai pas pu distinguer. Je crois bien que c'était dans leur langue que je ne comprends pas. Il s'est ensuite accroupi pour serrer son enfant contre sa poitrine. Il l'a regardé un moment.

— Allons, dépêchons-nous ! On n'a pas de temps à perdre, ai-je crié.

Toutes ces embrassades m'étaient insupportables au plus haut point. C'est toujours ainsi avec ces intellectuels. Ils ont des habitudes dévirilisantes. Ou peut-être qu'ils essayent de nous apitoyer, de nous prouver qu'avec les sentiments qu'ils ont à l'égard des leurs et d'autrui, leur cause ne peut être qu'humaine et juste. Dans les escaliers, je le bousculai un peu. Il faillit tomber.

— Je ne suis pas une bête, non ?

— Avance et la ferme !

Ce n'était pas la peine de vouloir me faire la morale. Quoi qu'il en fût, le moment était mal choisi. Je ne le supporterais pas. Lui, il venait à peine de se réveiller. Il serait même encore resté une heure au lit, ce dimanche, si nous n'avions pas eu l'indélicatesse de l'en sortir. Tandis que moi, voilà plus de deux nuits que je ne dormais pas.

Une fois dans mon bureau, j'ai posé mon pistolet sur la table et je l'ai regardé avec des yeux méchants. Il est resté imperturbable. Moi j'avais les nerfs traversés de décharges électriques.

— Prenez place ici, docteur… Ne craignez rien… Nous ne vous voulons aucun mal. Du moins si vous vous montrez coopérant. Vous savez, je présume,

pourquoi nous vous avons fait venir ?

— Aucune idée. Mais je pense que vous allez me l'apprendre.

— Écoutez, docteur. Nous sommes des humains ici à la police. Nous comprenons ceux que nous arrêtons. Mais nous n'aimons pas perdre notre temps. Si vous parlez, on vous fichera la paix et on en tiendra compte.

— Quand vous me parlerez plus clairement, je pourrai comprendre.

— Ne fais pas le brave. Je crois bien que j'ai alors frappé du poing sur la table. Ne fais pas le brave car tout à l'heure on verra qui sera le plus fort.

C'est l'inspecteur Nzengo qui est alors intervenu.

— Allez, mets-toi à table. Quel était ton rôle dans le complot ? Le nom des autres dirigeants ? Si tu réponds correctement on te laisse la paix.

— Quel complot ?

— Ah ! tu veux faire l'innocent ! Mon pied écrasa un bouton qui se trouvait sous mon bureau et aussitôt un projecteur à lumière blanche éblouit le visage du docteur.

— Y a combien de complots ?

— …

— Tu me prends pour un imbécile ? Tu ne sais pas qu'on a tous failli se faire zigouiller l'autre nuit par la bande à Nabangou ?

— Je l'ai appris par la radio.

— Ah oui. Monsieur. Voyez-moi ça, tu l'as quand même appris par la radio.

— À peine si je puis dire. Vous savez, j'ai beaucoup de travail et je n'accorde pas à la politique tout le temps que j'aimerais y consacrer.

— Comment expliques-tu alors qu'on ait trouvé ton nom et ton adresse sur le carnet de l'un de ceux qui ont été pris ? Et il y a un mois Nabangou est venu pendant une semaine, chaque jour dans ta salle de consultation.

Le docteur était cette fois visiblement décontenancé.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu vois qu'il vaut mieux parler. Nous en savons, mon vieux, sur ton compte. Autant tout déballer avant qu'il ne soit trop tard.

— Mais n'importe qui peut mettre l'adresse d'un médecin sur son carnet. Ce que je nie c'est avoir reçu Monsieur Nabangou dans mon cabinet. Cela fait au moins un an qu'il n'est pas venu se faire soigner chez moi…

— Quels sont les clients que tu as reçus mercredi dernier ?

— …

— Tu veux qu’on te rafraîchisse la mémoire ?

— Monsieur l’inspecteur, quel est le troisième mot du cinquième vers de notre hymne national ?

— Que veux-tu dire ?

— Le connaissez-vous ? insista le docteur.

— …

— Pourtant vous avez entendu l’hymne. Nous sommes dans le même cas, quand vous me demandez à brûle-pourpoint le nom de mes clients. Mais si je vais consulter mon carnet de rendez-vous…

Une gifle lui ferma la bouche.

— De qui te moques-tu ? Tu vas sans doute nier aussi être un communiste ? Or si vous êtes communiste, vous êtes contre le président. Vous avez déclaré un soir au cours d’un repas qu’il *bradait* – c’est votre propre terme – qu’il bradait le pays à ce que vous appelez les capitalistes américains.

— J’avoue que…

— Notez. Il avoue. Notez-le qu’il reconnaît être communiste et organisateur du complot.

— Non, j’avoue qu’il est possible qu’au cours d’une conversation j’aie déclaré qu’il me semblait que les capitaux étrangers…

— N’essaie pas de jouer au malin, encore une fois. Il commençait à m’énerver sérieusement. Cela faisait deux nuits que je ne dormais pas. Je ne tenais que par l’aide du café chaud que ma femme m’envoyait de la maison dans une bouteille thermos, et une quantité de cigarettes supérieure à la normale. La moindre contrariété m’agaçait. Il fallait que je décharge sur quelqu’un la dose d’électricité qui courait au travers de mes nerfs.

Je me dirigeai vers lui, lui empoignais le col et lui administrai une série de taloches qui firent sauter ses lunettes. Je l’avais ébranlé. Je crus qu’il allait céder. Mais j’observai qu’il faisait des efforts pour dominer sa douleur. Je connaissais ce genre d’homme. Apparemment rachitique, mais doué d’une volonté de fer, et têtu comme pas deux.

Ils préfèrent crever que d’être vaincus.

— Vous avez dit, monsieur l’inspecteur… vous avez dit que j’étais communiste…

— C’est pas moi qui l’ai dit. C’est une vérité.

— … Je n’en disconviens pas justement…

— Notez ! Notez je vous en prie.

— … Comment pourrais-je collaborer avec Nabandou qui est tribaliste ?

— Non mais, docteur, la fiole de qui tu te paies ? Je hurlais à m’en casser les cordes vocales. C’est à nous de poser des questions, non à toi…

Le téléphone sonna. Le directeur général m’appelait.

— Bon les gars, je reviens tout de suite. Occupez-vous un peu de lui. Ça va sans doute lui rafraîchir la mémoire.

Je le laissai entre les mains de Zakunda et Mibolo. Deux spécialistes de la question. L’un a travaillé avec les Français en Algérie qui lui ont appris plus d’une recette. Quant à l’autre, j’avoue que c’est un vice. Il se plaît à imaginer chaque mois une torture plus raffinée.

Quand j’entrai, le directeur général repoussa le livre qu’il avait devant lui. Ce ne sont jamais des livres de droit ou des romans policiers qu’il lit mais des ouvrages sérieux qui doivent donner le cafard. Je réussis à voir le titre *Compère Général Soleil*, de J. Stephen-Alexis[6]. Il me montra la chaise.

— Monsieur l’inspecteur, j’ai vu que vous aviez arrêté le docteur Mobata. Il alluma une cigarette et aspira longuement une bouffée. Est-il lui aussi mêlé à ce complot ?

— On a trouvé sur un des prisonniers son adresse. Vous avouerez que c’est suspect.

Il n’avait pas l’air convaincu, le directeur général. Mais je le sentais mal à l'aise. Il n’osait pas me regarder de front. Bien qu’il fût entré de plain-pied dans le sujet, il tournait autour du pot. Il me parla de son aversion pour la torture. Que ce procédé butait les accusés contre ceux qui le pratiquaient à un point tel que tièdes opposants, en arrivant ici, ils devenaient farouches une fois sortis de nos mains. La torture à son avis dégradait l’homme. Or il avait mission de veiller à la sécurité de l’État, non de ravaler l’homme au rang de l’animal.

— Mais ce n’est pas un homme, c’est un communiste.

Il ne me répondit pas mais regarda d’une manière pire que s’il avait injurié.

— Monsieur le Directeur, vous ne nous facilitez pas la tâche. Et puis vous savez, ce n’est pas facile à expliquer à nos gars. D’ailleurs si on n’écoutait qu’eux, ils liquideraient purement et simplement tous les prisonniers.

— Notre devoir est de les en empêcher. Nous sommes des responsables, Inspecteur, et non la populace en délire.

Et il est encore parti d'un long couplet moralisateur, dont j'ai oublié la moitié. Moi je me disais en mon for intérieur : « Des arguments d'intellectuels tout cela ! Voilà ce que c'est que de nous mettre les docteurs en droit à la tête de la sûreté. Ça a trop lu de livres et ça a le cœur mal accroché. Ils s'imaginent qu'on peut faire parler des têtes dures sans les faire souffrir.

Et vous croyez que s'ils avaient réussi leur coup, ils nous auraient épargnés ? Ce sont nos têtes qui seraient tombées les premières oui. Les histoires de tendre la joue gauche quand on vous soufflette la joue droite, c'est bon quand on va au catéchisme. »

Le directeur général ne manquait pas d'arguments pour me répondre. Il parlait du rôle d'éducateur de la police, des habitudes sadiques à briser, pour en créer de nouvelles et tout un tas de choses qui me semblaient du rêve. Je me suis demandé si lui-même n'était pas un peu rouge sur les bords… Bref, il m'a gardé deux heures dans son bureau.

Quand il m'a laissé, Zakunda et Mibolo n'avaient cessé de travailler le docteur. Je l'ai trouvé étendu sur le sol. Sans connaissance. Ses yeux étaient gonflés. Un léger filet de sang coulait de sa bouche. Les gars m'ont dit qu'il n'avait toujours pas parlé.

Il a fallu trois seaux d'eau pour le ramener à lui. Il a ouvert les yeux. Il ressemblait à quelqu'un qui sort d'un cauchemar. Il jeta sur moi un regard d'animal à l'agonie et du sang sortit de sa bouche.

— Tu vas parler maintenant ? hurla Mibolo.

J'ai dû intervenir. Même si le patron avait tort, j'étais obligé d'obéir. C'était à mon sens une concession que je pouvais accorder. Si avec un tel gaillard il m'était difficile de confirmer ses liens avec les comploteurs, il ne lui serait pas non plus facile de prouver son innocence.

— Emmenez-le dans une cellule. Laissez-le y moisir jusqu'à demain. La nuit lui portera peut-être conseil…

Et j'ai été dormir, toute la nuit. J'avais besoin de cela pour récupérer. Le lendemain matin je suis même arrivé avec un retard au service. J'ai aussitôt demandé les procès-verbaux des interrogatoires de la nuit. L'homme sur qui on avait trouvé l'adresse persistait à nier qu'il connaissait le docteur Mobata. De plus, on avait pu mettre la main sur la tête du complot.

Une patrouille l'avait intercepté dans une voiture à cent kilomètres d'ici.

Déguisé en femme, il avait été néanmoins reconnu, alors qu'il n'était plus loin de la frontière. Arrêté, il avait tout avoué. Mais à chaque fois qu'on lui avait demandé le rôle du docteur Mobata, il avait disculpé ce dernier.

Pourtant ce docteur avait une tête de comploteur !

On frappa à la porte. Un officier de paix se mit au garde-à-vous, le torse bombé, la tête en arrière, il salua.

— Repos.

Le directeur général vous demande, Monsieur l'inspecteur.

Je le trouvai détendu. Il me parla lentement, calmement, des conclusions de l'enquête. Pour chaque affirmation, il me montrait un document. C'était clair, le docteur Mobata n'avait rien à voir dans cette affaire. Le boy qui avait donné le renseignement, face à Nabangou, avait bafouillé, puis avoué qu'il avait par ce procédé espéré obtenir de l'argent et surtout avait voulu se venger de son patron qui venait de le mettre à la porte.

— Mon cher Inspecteur, je vous laisse le plaisir d'annoncer au docteur sa remise en liberté.

Le patron avait gagné une fois de plus. J'écumais de rage. Le policier à qui je donnai l'ordre d'aller chercher Mobata s'en rendit bien compte. Cet énervement ne faisait que s'accroître devant le temps qu'il mettait à revenir. Je décidai de me rendre moi-même à la cellule du sous-sol. En arrivant, je me doutais aussitôt de quelque chose. Les deux policiers étaient accroupis devant la grosse porte de fer de la cellule qu'ils avaient ouverte. Quand ils me virent, ils se levèrent.

— Alors qu'est-ce qui se passe ?

Ils ne répondirent pas. Ils me montrèrent le corps étendu par terre. Le docteur Mobata s'était suicidé. Le coup classique de ceux qui ne supportent pas les tortures. Il s'était ouvert une veine.

C'est la première fois je crois bien qu'un mort m'a ébranlé. Je me sentais étouffer. Ma tête éclatait. J'avais envie de crier comme un fou, de taper contre les murs et de pleurer.

— Que faites-vous là, bande d'empotés ? Vous ne voyez pas qu'il est mort ! Emportez-le vite, vite, vite.

J'ai dû bousculer les policiers qui n'ont rien compris.

Bien sûr le directeur m'a engueulé. Pourtant l'État m'a couvert. On a trouvé une version officielle pour légitimer cette mort. Personne ne sait la vérité. Mais depuis ce jour, je crois que j'ai changé. Pendant deux jours, je n'ai pu manger.

Ma femme m’a dit qu’elle me trouvait bizarre. J’ai d’abord haussé les épaules, mais j’ai vu que les gosses eux aussi me regardaient d’un air étrange.

Quand je les embrasse, j’ai l’impression que leurs yeux innocents scrutent les miens pour voir ce que j’ai dans la tête. Peut-être qu’eux aussi me trouvent bizarre. J’ai demandé ma mutation dans un poste de brousse. Depuis, je n’ose plus interroger les inculpés. Cela me rappelle trop le docteur, et cela me rend triste. Mais ce qui me fait le plus souffrir, c’est que je ne sais pas comment convaincre les collègues de ne pas torturer. Si j’essaie, ils me riront au nez.

FIN

---

[1] Courtisane ou hétaïre.

[2] Vin de bambou.

[3] Danse congolaise.

[4] Écrivain nigérian (1930-2013). Son travail est une méditation profonde sur le colonialisme. Ses romans mettent en situation des héros africains à la croisée de deux mondes, un monde occidental avec une rationalité abstraite, sans justice, et une Afrique dont les valeurs traditionnelles disqualifiées rendent ses sujets handicapés pour les temps nouveaux. Il est probablement le plus célèbre auteur africain d'expression anglaise. (NdN)

[5] Fédération des étudiants d’Afrique Noire en France.

[6] J. Stephen Alexis (1922-1961) était un écrivain, homme politique et médecin haïtien qui a résisté à la dictature de François Duvalier. Son premier roman, Compère Général Soleil, a raté de peu le Goncourt. (NdN)